

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. X.

No. 26.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI. 26 JUIN 1879

## AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de L'Opinion Publique, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de L'Opinion Publique, Montréal."

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

## SOMMAIRE

Causerie littéraire, par Samarys.—L'affaire Letellier.—Ça et là.—Nouvelles étrangères.—Choses et autres.—Une double tragédie, par Alphonse Brot.—Histoire naturelle, par E. de Lacher.—Mélanges.—Un drame sur la Seine, par F. du Boisgobey (suite).—Curiosités de la science, par un Académicien.—Une visite au supérieur des Frères des Ecoles Chrétiennes à Paris.—Gazette des tribunaux.—Les échecs.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Québec : La nouvelle porte Kent ; La visite du Gouverneur-général et de la princesse Louise à Québec ; Arrivée du Gouverneur-général et de la princesse Louise au quai de la Reine ; Les arcs de triomphe ; Inauguration de la terrasse Dufferin, par le marquis de Lorne et la princesse Louise ; La procession défilant dans la rue St-Louis ; Vue de la cité de Kingston, indiquant la position du collège militaire.

## NOTRE PRIME

Notre magnifique prime est maintenant prête à être livrée à ceux qui y ont droit. C'est une grande et belle gravure représentant le bonheur domestique, ou Monsieur, Madame et Bébé, comme disait Gustave Droz ; sujet simple et vieux, mais toujours beau, surtout lorsqu'il inspire un véritable artiste.

C'est un tableau où le bonheur domestique apparaît sous des couleurs si charmantes, qu'il va opérer une véritable révolution parmi les malheureux qui n'ont pas eu le courage encore de contracter mariage. Les vieux garçons ne pourront pas le contempler sans prendre la résolution de laisser les froides régions du célibat où ils cherchent vainement le bonheur.

Que de gens, de filles surtout, intéressés à répandre cette gravure en augmentant le nombre de nos abonnés ! Vraiment, on devrait s'associer, s'organiser comme pour la colonisation ou la propagation de la foi, afin de faire pénétrer partout notre journal avec sa prime salutaire. Nos abonnés, dans tous les cas, s'empresseront de payer ce qu'ils doivent dans le but de satisfaire à un devoir et d'obtenir une si belle gravure, dont la vue domptera les maris les plus fougueux et calmera les femmes les plus acariâtres.

Auront droit à cette prime tous les abonnés actuels dont l'abonnement sera payé jusqu'au 1er janvier 1880, et les nouveaux abonnés qui paieront une année d'avance.

## CAUSERIE LITTÉRAIRE

Les peuples heureux, dit-on, n'ont pas d'histoire. A cet axiome reçu, un rigoriste de mes amis en ajoute un autre que voici : "Les peuples honnêtes n'ont pas de romans." C'est comme cela qu'il nous excuse d'avoir si peu de fictions dans notre répertoire national.

Le roman, en effet, naît à peine parmi nous. La fiction hésite à se risquer dans ce milieu sain et robuste. En voyant à tous les étages de la maison ces ménages réguliers, ces familles nombreuses, cet air d'ordre et de bonheur, ce pot-au-feu bruisant au foyer et d'où s'exhale une bonne odeur de bois franc et de soupe grasse, l'imagination tourne dos et s'enfuit vers des sphères plus troublées. On pourrait la rappeler en lui ouvrant la perspective des forêts et des grands lacs ; mais l'espace désert est peuplé des héros de Fenimore Cooper dont le relief puissant est fait pour décourager les plus hardis imitateurs.

Une littérature ne peut, cependant, à notre époque, se passer tout à fait de romans. La forme naïve et par trop primitive de la légende ne saurait suffire longtemps. Ce cadre ingénu est bientôt débordé.

MM. Chauveau et Gérin-Lajoie ont essayé de fonder une sorte de roman national, un roman de crû, et ils ont réussi à faire de Charles Guérin et de Jean Rivard des types qu'un bon Canadien ne saurait oublier. Leurs personnages sont des personnages de notre vie ordinaire, et par cela même peu susceptibles de développements romanesques plus amples que ceux qu'ils leur ont donnés. Ce sont des types achevés dans leur genre et qui marquent la limite.

Plus hardi, ou peut-être plus enclin à l'imitation étrangère, M. Georges de Boucherville a tenté une incursion dans le roman proprement dit, et l'on ne saurait contester à *Une de perdue deux de trouvées* des qualités dramatiques qui en font un ouvrage intéressant et remarquable. Malheureusement, M. de Boucherville s'est arrêté là, et nous étions fort en peine d'un romancier, lorsque M. Marmette est entré dans la carrière. Celui-là est romancier, il n'est que romancier. Il n'a point fait de politique, il n'écrit pas dans les journaux : le roman le possède tout entier. On ne connaît même pas un vers de lui. Il aurait pu, cependant, incliner de ce côté sans faire une infidélité grave au roman. Il ne l'a pas voulu, se séparant en cela de M. Lemay, qui n'a pas craint de donner quelques coups de canif dans le contrat du mariage d'inclination qui le lie à la poésie, et de faire des traits à la muse avec *Picouoc*.

Le roman historique n'existe guère encore que par M. Marmette. C'est son domaine ; il y règne sans partage, et, adviennent les rivaux, on peut prédire qu'ils auront quelque peine à le déloger de la place.

Mais ce n'est pas le talent que l'on doit le plus admirer en M. Marmette, c'est la vocation. Il faut en effet une vocation irrésistible pour oser écrire des romans au Canada. Le roman, d'abord, est tout ce qu'il y a de plus contraire à la vie canadienne, vie droite et pure, saine et peu mouvementée, qui s'arrête en fait d'agitation mondaine au quadrille, et en fait d'exercice d'esprit au cancan. Ajoutez à cela que la route est garnie des deux côtés de

censeurs vigilants : d'un côté, les gardiens autorisés de la morale, groupés par droit et par devoir, et de l'autre, les gardiens qui s'imposent à eux-mêmes cette corvée.

Dans ces conditions, faire du roman c'est de l'héroïsme, et, à ce point de vue, M. Marmette me paraît un héros plus extraordinaire que tous ses héros réunis. Conquérir le cœur d'une jeune fille qui s'ignore elle-même ; fixer les sentiments d'une veuve volage ; arrêter sur un point et attacher à un objet l'imagination affolée d'un Don Juan ; échapper aux pièges d'une coquette ; vaincre une belle-mère ; obtenir la main d'une princesse ; enlever une bergère à ses moutons, qu'est-ce que tout cela comparé à ceci : écrire un roman canadien ! Que de précautions, que de vigilance sur soi-même, que de sévérité à l'égard de ses personnages, quelle police intérieure ! Combien de fois M. Marmette n'est-il pas obligé de revoir et de corriger son œuvre ?

Je ne verrais qu'un moyen d'échapper à la difficulté : ce serait de faire du roman réaliste, de peindre exactement la réalité, la réalité de tous les jours. En se voyant dans ce miroir franchement posé, notre société deviendrait indulgente pour les erreurs des autres sociétés ; mais malheur à celui qui le premier tiendrait le miroir !

M. Marmette a entrevu la tâche, mais au lieu de s'y livrer, il a préféré s'enfermer dans les époques historiques. Il y a trouvé des succès dramatiques, des figures intéressantes, des effets plus grandioses. En somme, je crois bien qu'il a eu raison et que tôt ou tard le public le récompensera de tant de talent et d'entente dramatique employés à donner à des personnages d'autrefois cette seconde vie de la fiction plus animée et plus pittoresque que la vie vraie et depuis longtemps morte.

Mais le passé lui-même est plein de pièges à éviter, de périls à conjurer. Nos pères étaient des verts-galants. Ils se battaient bien, ils savaient encore mieux faire la cour aux dames. Ils n'avaient pas encore oublié la tradition française, qui est verte comme on sait. Le contact avec les Anglais, nation flegmatique, nous a assaigis. Nos joyeux ancêtres ne connaissaient pas d'obstacle. Raconter leurs exploits mondains scandaliserait leurs neveux et surtout ferait jeter les hauts cris à leurs nièces. M. Marmette fait bien de gazer. On ne saurait trop gazer.

Ma conclusion, vous l'attendez ; la voici : c'est qu'il n'y a rien de plus facile au Canada que de ne pas écrire de romans.

SAMARYS.

## L'AFFAIRE LETELLIER

Jamais question n'aura donné lieu à autant de rumeurs, de nouvelles différentes et de contradictions. Il y a quelques jours, le *Witness* publiait ce qui suit :

Au moment de son départ à Halifax, M. Joly avait reçu une dépêche l'informant que le ministre des colonies jugeait son voyage en Angleterre inutile, tous les faits étant connus. A sa première entrevue avec sir Michael Beach, M. Joly avait constaté que M. Langevin l'avait mis sous l'impression que le refus de démission créerait une sorte de révolution dans la province de Québec. A ce propos on ajoute que M. Joly aurait dit : Eh bien ! attendez la fête de la reine à Montréal et la visite du gouverneur-général à Québec, et vous verrez qu'au lieu d'une révolution, ce sont des ovations qui accueilleront le

marquis de Lorne. L'événement ayant confirmé son dire, on en aurait éprouvé une vive satisfaction.

Le ministre des colonies aurait de suite reconnu au lieutenant-gouverneur le droit de démettre ses ministres ; mais il aurait beaucoup insisté sur l'intervention directe de M. Letellier dans les élections. M. Joly aurait répondu que jamais dans aucune pièce officielle on n'avait porté cette accusation, ce que sir Michael a constaté aisément par lui-même, exprimant ensuite sa surprise que M. Langevin et M. Abbott eussent signalé un fait qui n'était pas prouvé.

Le ministre des colonies aurait dit aussi que la question ne serait pas renvoyée au Canada, mais décidée en Angleterre même.

Un incident piquant, c'est que lors de la première visite de M. Joly au bureau colonial, le secrétaire de sir Michael lui dit en souriant : Savez-vous qui est dans la chambre voisine attendant comme vous ? MM. Langevin et Abbott.

M. Joly se loue beaucoup de la façon dont il a été accueilli. Il a passé deux jours au château du duc de Manchester où il a rencontré le chef de l'opposition, le marquis de Hartington ; tous deux lui dirent que la question serait référée au comité judiciaire du conseil privé. Lord Carnarvon a paru aussi prendre grand intérêt à l'affaire, ainsi que M. Gladstone. En résumé, M. Joly est satisfait de son voyage et plein d'espoir dans le résultat.

Quelques jours plus tard, la *Minerve* et la *Gazette* disaient qu'une dépêche de Londres annonçait que toute la question était renvoyée au gouvernement fédéral, ce qui voulait dire que le marquis de Lorne serait obligé de suivre l'avis de ses ministres relativement à la destitution de l'hon. M. Letellier.

D'après une dernière dépêche au *Globe*, la question serait renvoyée au Canada. Les autorités impériales ne voudraient pas intervenir dans la crainte de créer des mécontentements, mais elles exprimeraient fortement l'opinion que l'hon. M. Letellier avait le droit de démettre ses ministres.

On se demande si, en face d'une pareille expression d'opinion, le gouvernement canadien ira jusqu'au bout, et si, dans le cas où Sir John insisterait, le marquis de Lorne ne se croira pas obligé de garder la position qu'il a prise.

Comme on le voit, la question est loin d'être réglée.

## ÇA ET LÀ

M. Bouthillier, libéral, a été élu dans le comté de Rouville par une majorité de 242 voix. M. Bouthillier sera un trésor pour les députés portés au spleen et à la mélancolie.

\*\*

Dans la Chambre des Communes, M. Bright a donné avis qu'il ferait au ministre des colonies, samedi prochain, une interpellation au sujet de la prochaine visite en Angleterre de certains membres du gouvernement canadien dans le but d'obtenir la garantie impériale pour un emprunt destiné à la construction du chemin de fer du Pacifique.

\*\*

La cour supérieure, composée des honorables juges Johnson, Torrance et Papineau, a annulé l'élection de M. Brousseau pour le comté de Verchères. Nous sommes heureux de voir que ce jugement n'a pas soulevé de récriminations injustes et condamnables. Nous l'avons dit, lorsqu'un jugement, en quelque matière que ce soit, est rendu par un tribunal composé de

trois des juges de la cour supérieure siégeant à Montréal, ce jugement peut n'être pas toujours bon, mais il est impossible de l'attaquer pour cause de partialité.

\* \*

Le marquis et la princesse sont, dit-on, enchantés de Québec et ne songent pas à regretter Ottawa. La princesse aurait même exprimé ses sentiments à cet égard en termes très-explicites.

Il est de fait que *Rideau Hall* est un véritable lieu d'exil pour elle. Cette triste sapinière ferait pauvre figure à côté des bois enchanteurs et du site admirable de *Spencer Wood*.

\* \*

L'hon. M. Masson, qui paraît entièrement rétabli et en meilleure santé que jamais, est à Ottawa depuis le commencement du mois, et suit les affaires de son département avec assiduité. L'hon. M. Baby est aussi à son poste. Les autres ministres sont dispersés, pour la plupart, depuis la session; quelques-uns vont et viennent. Sir John, Sir Charles et Sir Léonard partent pour l'Angleterre ces jours-ci.

\* \*

Mgr Fabre abandonne le palais épiscopal qu'il occupe maintenant et va tenir la cure de la ville de Saint-Henri, avec M. le chanoine Edmond Moreau et le Révd. M. Lussier. M. le vicaire-général Moreau et quelques autres chanoines resteront à l'évêché pour prendre soin des archives et tenir les bureaux d'affaires de la corporation épiscopale; mais ils pensionneront dans une communauté. Les autres chanoines seront nommés à des cures. Mgr Fabre s'impose ce sacrifice pour tirer l'évêché des embarras financiers où il se trouve maintenant.

\* \*

Le nom de M. Lesseps est plus que jamais dans toutes les bouches; son projet gigantesque de percer l'isthme de Panama est accepté, et il se prépare à l'exécuter aussitôt que possible. Il a annoncé que le premier coup de pioche serait donné le 1er janvier prochain.

Le coût d'exécution de ce travail stupéfiant dépassera un milliard ou mille millions de francs; le nombre d'années qui seront nécessaires pour le mener à bien sera de douze, et plus de dix mille travailleurs seront occupés à la fois sur ces chantiers, qui s'étendront sur une longueur totale de 73 kilomètres.

\* \*

La Chambre de Québec a été ouverte, jeudi dernier, par l'hon. M. Letellier. Comme le lieutenant-gouverneur avait été gravement indisposé les jours précédents, on disait qu'il ne pourrait lire le discours du Trône; on disait même qu'un administrateur avait été nommé. C'était vrai comme le reste. Le discours du Trône ne mentionne pas un grand nombre de mesures, mais il y est question de projets importants, tels que la jonction du chemin du Nord avec le Canada Central au moyen d'un pont sur l'Ottawa, près de Hull; de la location du chemin de fer à un syndicat d'hommes d'affaires; de certaines lois relatives à la colonisation et à l'instruction publique, etc.

Le gouvernement commence la session avec deux voix de majorité sans le vote de l'hon. M. Turcotte. Les élections de Chambly et de Verchères pourraient modifier la situation des partis; mais, dans le cas même où les conservateurs remporteraient ces deux élections, le gouvernement aurait encore la voix de l'orateur pour se maintenir.

Les deux partis réclament Chambly et Verchères. M. Brousseau ayant été élu aux dernières élections par six voix, et M. Martel par quatre, on peut, sans extravagance, réclamer des deux côtés la victoire.

## NOUVELLES ÉTRANGÈRES

Des scènes violentes ont eu lieu, la semaine dernière, dans la Chambre des députés. C'est M. Paul de Cassagnac qui les a provoquées. Ayant accusé M. Ferry d'avoir calomnié les ordres religieux et d'avoir falsifié des documents, et ayant refusé de rétracter ces accusations, un vote de censure fut proposé et il s'ensuivit une confusion extraordinaire. Un moment on crut que les députés allaient en venir aux mains. M. Gambetta, ne pouvant calmer la tempête, se couvrit et suspendit la séance pendant une heure. A la reprise de la séance, de Cassagnac fut exclu de la Chambre pour trois jours.

M. de Cassagnac, répondant au vote de la Chambre, a déclaré que le cabinet actuel était infâme.

M. Gambetta l'a menacé de poursuites. La séance a été de nouveau suspendue et la discussion a, en dernier lieu, été ajournée.

Le lendemain, M. Tirard eut une altercation avec Gambetta parce que celui-ci avait ordonné de ne pas insérer dans le rapport des débats de la Chambre les paroles que de Cassagnac avait prononcées. Gambetta a menacé d'offrir sa démission, mais il s'est trouvé satisfait lorsqu'il a vu que la Chambre approuvait sa conduite.

Le gouvernement et les Chambres ont décidé de transporter le siège du gouvernement à Paris. Les républicains modérés s'apercevront avant longtemps qu'ils ont commis une grande faute. C'est un point pour ceux qui prétendent que la république finira par une révolution qui la tuera.

Le correspondant parisien du *Standard*, décrivant les scènes qui ont eu lieu à la Chambre des députés, dit que beaucoup de membres de la droite se sont précipités vers le banc des ministres. M. d'Ariste, député bonapartiste des Basses-Pyrénées, a traité le ministre Tirard de lâche, et il y a eu une collision personnelle entre eux. Des coups ont aussi été échangés entre M. Rauline, député bonapartiste de la Manche, et M. J. David. M. de Cassagnac, après avoir été censuré par la Chambre, a déclaré que le gouvernement actuel est l'écume des lâches et des misérables.

## MORT DU PRINCE IMPÉRIAL

Les bonapartistes sont dans la désolation: le prince impérial, le fils de Napoléon III, a été tué par les Zoulous dans une reconnaissance qu'il faisait en compagnie de plusieurs officiers anglais. En Angleterre comme en France, on déplore cette mort prématurée, car on avait foi dans l'avenir de l'héritier des Napoléon. Il s'était distingué par sa bravoure et son intelligence dans la guerre contre les Zoulous. Son corps était couvert de dix-sept blessures. L'impératrice Eugénie est accablée de douleur. Le jeune prince n'avait que vingt-trois ans.

## CHOSSES ET AUTRES

Personne n'ignore, dit un journaliste, que les trois êtres les plus féroces de la création sont: une femme au bal qui ne trouve point de danseur; un orateur qui ne peut prononcer un discours préparé; un écrivain qui ne peut publier ce qu'il a écrit en vue du public.

Nous sommes heureux de recommander au public l'hôtel Rivard, situé au No. 20 de la rue Bonsecours. M. Rivard est si avantageusement connu, qu'il est inutile de faire son éloge comme hôtelier. Les maisons qu'il a tenues ont toujours joui d'une grande popularité, et celle qu'il a ouverte depuis un an sur la rue Bonsecours est fort considérée.

On se demande comment, pour une piastre par jour, il peut fournir à ses nombreuses pratiques une aussi bonne pension. L'hôtel Rivard est situé dans une excellente localité, à quelques pas du marché et du fleuve, et près du palais de

justice; d'excellentes remises et écuries y sont attachées.

M. Rivard y a fait récemment d'importantes améliorations.

Jusqu'ici, on aurait attribué au céleri des propriétés légèrement irritantes; mais on ignorait que cette plante potagère constituait un médicament efficace contre le rhumatisme et la goutte.

C'est, paraît-il, la vérité, s'il faut en croire la communication faite au *New-York Times* et que nous lui empruntons:

On a fait chaque jour de nouvelles découvertes sur les propriétés bienfaisantes et salutaires des plantes.

Une des plus récentes est la guérison complète des rhumatismes, obtenue en mangeant du céleri en abondance. L'habitude de manger ce légume cru a empêché jusqu'ici d'en expérimenter les qualités thérapeutiques.

Il faut le couper en morceaux, le faire bouillir jusqu'à ce qu'il soit devenu mou, et boire alors l'eau dans laquelle il a bouilli.—Il faut prendre, en outre, du lait, avec un peu de farine et de la noix muscade, mettre le tout dans une casserole avec le céleri bouilli et des tranches de pain, et le manger, si l'on veut, avec des pommes de terre. Toute affection rhumatismale disparaîtra par l'usage de ces mets.

Telle est la déclaration d'un médecin anglais, qui a renouvelé plusieurs fois l'expérience, et toujours avec d'excellents résultats.

La statistique n'est pas toujours amusante. Elle présente cependant quelque intérêt lorsqu'il s'agit de la vie humaine; et, dans une ville comme Londres, il n'est pas mauvais de connaître les dangers auxquels on est exposé dans les rues. Le chiffre des accidents causés par les voitures est formidable; on en compte 3,253 du 1er janvier 1878 au 1er janvier 1879, soit une moyenne de 9 ou 10 par jour. Le nombre des blessés est de 3,342 personnes, 1,708 hommes, 530 femmes, 984 enfants. Il y a eu 157 cas de mort, presque un tous les deux jours, et il faut attribuer aux voitures légères la plus grande partie de ces accidents. Les voitures légères sont celles des bouchers, des poissonniers, et même celles de la poste, qui, toujours menées grand train par de jeunes cochers, presque des enfants, sont les plus redoutables; une bonne note aux omnibus et aux cabs qui ménagent la vie des passants et auxquels, relativement à leur nombre, il ne faut attribuer qu'une quantité restreinte de malheurs.

Dimanche soir, la rue des Commissaires a été témoin d'une scène épouvantable. Comme tout le monde le sait, C. McKiernan, surnommé *Joe Beef*, tient constamment plusieurs ours noirs dans sa cave. Dimanche soir, un des enfants de *Joe Beef* passait tranquillement près de l'escalier qui conduit à l'endroit où sont enfermés ces animaux. La trappe qui ferme l'entrée de cet antre se trouvait par hasard ouverte, et le malheureux enfant en essayant de franchir l'ouverture tomba au milieu des ours, qui s'apprêtèrent aussitôt à le dévorer. Les cris de l'enfant attirèrent l'attention d'un des employés de la maison, qui descendit précipitamment dans la cave afin de sauver l'enfant.

*Joe Beef* arriva quelques instants après et bondit sur l'ours qui menaçait de dévorer son fils. Il lui arracha l'enfant et le jeta dans les bras du domestique, en ordonnant à ce dernier de sortir immédiatement. *Joe Beef* eut alors un combat terrible à soutenir contre les quatre ours qui s'étaient jetés sur lui. L'issue menaçait d'être fatale, lorsqu'avisant une brique qui se trouvait à ses pieds, *Joe Beef* la saisit et en asséna un coup terrible sur la tête d'un des ours qui battit en retraite. Les autres suivirent bientôt l'exemple de leur compagnon, et l'homme réussit à sortir de la cave.

Il a été sérieusement blessé par les coups de griffes d'un des ours. Cependant, son état ne présente aucun danger.

Une anecdote dont M. Emile Ollivier a été le héros et qui nous revient en mémoire, à propos de la prochaine réception de M. Henri Martin, à qui l'ex-ministre de la fin de l'empire est chargé de répondre.

C'était en 1867 ou 1868. M. E. Ollivier, se présentant à la députation de Paris, se rendit à une réunion électorale, qui avait lieu au théâtre du Châtelet.

L'auditoire lui était hostile à ce point que, pendant plus d'une heure, dès qu'il ouvrait la bouche, c'était un vacarme, des cris, des vociférations tels qu'il n'avait pas pu faire entendre un seul mot.

Haletant, épuisé, il semblait vaincu et résigné à sa défaite, quand, tout à coup, s'emparant d'un de ces courts moments de silence qui se font dans les assemblées, à la suite des longues tempêtes, et sentant qu'il aurait le temps de se faire entendre, pourvu que la phrase fût brève et décisive, il s'élança vers la rampe, la poitrine en avant; et, avec un geste plein d'autorité et de dédain:

—Messieurs, s'écrie-t-il d'une voix tonnante, si vous refusez de m'entendre, c'est que vous avez peur de ma parole, et ce sera mon plus beau triomphe oratoire!

C'était déjà bien joli, n'est-ce pas, d'avoir trouvé cela. Mais, sentant bien que l'auditoire allait bondir de nouveau sous l'attaque; ayant la rapide intuition que la tendance d'un public hostile est de couvrir la voix qui s'élève et qui tonne, tandis que son instinct naturel est de prêter toute son attention à une parole à peine distincte:

—Messieurs, poursuit-il à voix basse et d'un ton mystérieux, permettez-moi de vous dire un apologue.

Et chacun de se pencher pour l'entendre, en se faisant de ses mains une espèce de cornet acoustique.

Nous connaissons des orateurs qui ont eu, à l'occasion, un trait de génie de ce genre; nous n'en connaissons pas qui en aient eu deux comme ceux-là, séance tenante et à point nommé.

Un jour, dit Louis Blanc, je me trouvais à Versailles, avant l'heure de la séance. Un huissier me prévint que deux personnes me demandaient. Je vis ces personnes: c'étaient deux Américains, types du plus pur yankee, qui se présentèrent à moi comme des amis inconnus; ils désiraient lu mes livres, disaient-ils, et ils désiraient vivement me voir. Je les remerciai; puis, pensant qu'ils étaient désireux d'assister à une séance, je leur offris de les faire placer.

—Non! répondirent-ils, tout ce que nous désirons, c'est de voir la salle des séances.

Je les y conduisis. A peine entrés, sans même jeter un coup d'œil à la ronde pour saisir l'ensemble de la salle, ils me demandèrent:

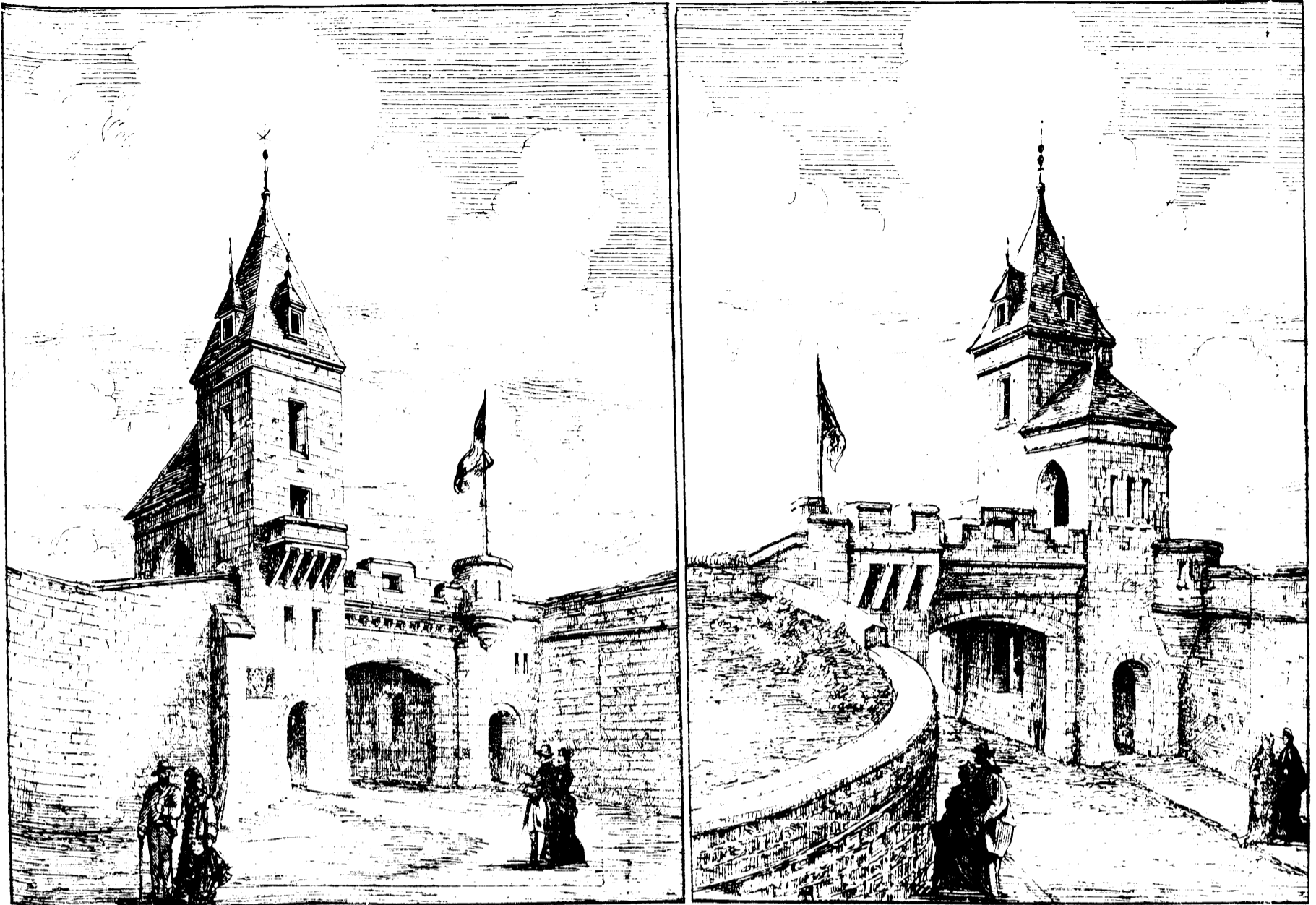
—Pourriez-vous nous indiquer la place de M. Gambetta?

Très-surpris de cette curiosité, j'accédai cependant à la demande singulière de mes Yankees et je leur désignai la stalle où M. Gambetta, qui n'était pas alors président de la Chambre, siégeait habituellement. Aussitôt, les deux Américains, l'un après l'autre, froidement, posément, méthodiquement, les lèvres closes, l'air sérieux, le regard fixe, en gens chargés d'accomplir une besogne grave et demandant de la précision, s'assirent dans la stalle, se levèrent et se rassirent de nouveau, l'un après l'autre, comme s'ils essayaient la solidité du siège. Stupéfait, j'assistais à cette scène en cherchant à comprendre cette singulière manière de visiter la Chambre des députés, quand l'un des Yankees me demanda:

—Monsieur Louis Blanc, auriez-vous la bonté de nous montrer aussi votre place?

Curieux d'observer leur manège devant ma place, je les y conduisis. Arrivés là, sans desserrer les dents, comme la première fois, ils s'assirent à ma place, se levèrent alternativement et se rassirent, et cela chacun à son tour, comme deux gymnastes répétant un exercice.

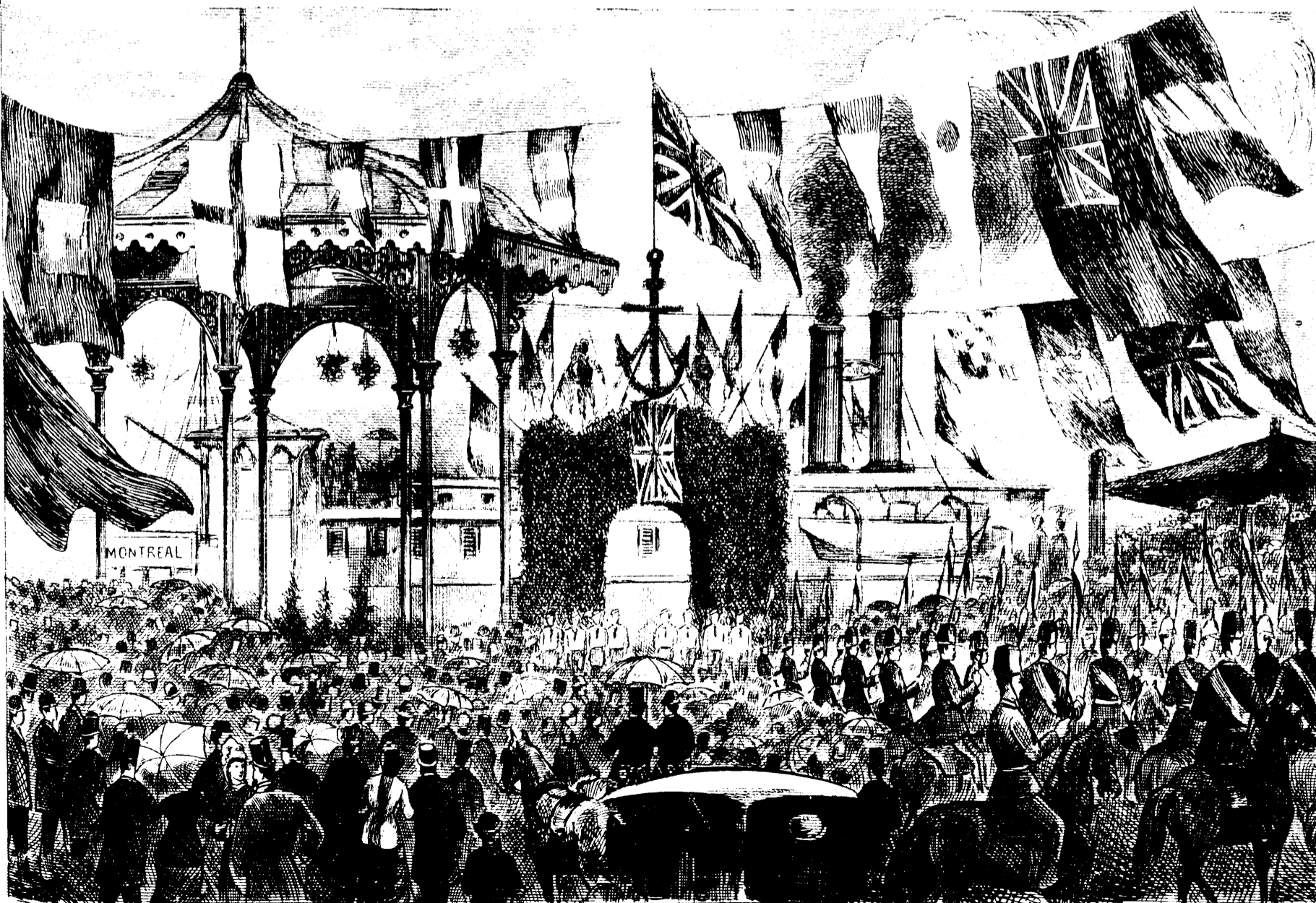
A la fin, ils tirèrent de la poche de leur jaquette un calepin et inscrivirent: "Chambre des députés, Versailles. Assis dans les fauteuils des honorables Gambetta et Louis Blanc, députés."



FAÇADE

QUEBEC—LA NOUVELLE PORTE KENT, EN VOIE DE CONSTRUCTION

ARRIÈRE



QUEBEC—ARRIVÉE DU GOUVERNEUR-GÉNÉRAL ET DE LA PRINCESSE LOUISE AU QUAI DE LA REINE

## UNE TRAGÉDIE DOUBLE

A COVENT-GARDEN

I

Il y a trois ans, une voiture s'arrêtait vers le milieu de la journée devant le grand théâtre de Philadelphie. Une femme vêtue de noir, âgée d'au plus de vingt-cinq ans, et fort bello, descendit de cette voiture, tendit la main à un vieillard qui était demeuré au fond, lui adressa quelques paroles dans une langue étrangère, et le vieillard quitta sa place, prit la main de la jeune femme, s'avança sur le marchepied et s'élança à terre. J'allais passer outre, lorsqu'en jetant les yeux sur cet homme à cheveux blancs, qui venait de s'appuyer sur le bras de la jeune et belle dame, j'éprouvai un sentiment de surprise et de curiosité.

Sa figure avait une expression de mélancolie profonde qui me fit mal. En le voyant, on comprenait que le désespoir plutôt que l'âge avait creusé ses yeux, sillonné son front de rides et blanchi ses cheveux.

Cet homme, à première vue, semblait un vieillard; mais, lorsque vous le regardiez attentivement, vous devinez vaguement qu'il devait être jeune encore. En effet, le lendemain, j'appris qu'il entrerait dans sa quarante-septième année. Je m'approchai de lui, il me regarda, et je frissonnai tant son regard était lourdement fixe et morne.

—Venez, Franck, lui dit la jeune dame d'un accent aussi doux que celui des anges.

Il lui obéit comme eût fait un enfant, et il la suivit. Puis tous les deux entrèrent dans le théâtre.

—Qu'est donc cette dame? me hasardai-je à demander au domestique qui avait ouvert la portière de la voiture.

—C'est la signora Stella Monti, me répondit-il poliment.

—La célèbre tragédienne italienne qui va donner des représentations en cette ville?

—Elle-même, monsieur.

—Et cet homme qui l'accompagne?

—Un pauvre fou.

—Son père, peut-être?

—Non.

—Son mari?

—Non!

—Mais qui donc est-il?

—Je n'en sais rien.

—Y a-t-il longtemps que vous êtes au service de la signora?

—Quatre ans, monsieur.

—Et cet homme?...

—Je l'ai toujours vu avec elle; partout où elle va, elle l'emmène; elle ne le quitte pas un instant; elle a soin de lui comme si c'était son père; elle l'aime comme s'il était son mari; elle le veille et le protège comme une mère son enfant. J'ignore le reste.

—C'est singulier! pensai-je. Puis je remerciai le domestique et je m'en retournai chez moi, en me promettant d'assister à la représentation que devait donner, le lundi de la semaine suivante, la célèbre Stella Monti. Le lendemain, j'obtins du directeur la permission d'assister aux répétitions. Je me plaçai dans une loge vide, et j'attendis.

La signora parut. Elle était accompagnée du vieillard. Elle demanda un fauteuil, l'adossa à l'un des angles de la scène, fit asseoir dessus son pauvre fou, après avoir recouru, pour y parvenir, à mille tendres caresses—car il ne voulait point la quitter—puis elle s'en fut répéter son rôle.

Immobilis sur son siège, il la suivait de son regard terne et fixe, dans ses moindres mouvements. Par instants, elle lui souriait, et alors il répondait par un sourire dans lequel se lisait l'égarément. J'examinai attentivement la signora.

Elle était grande, brune, pleine d'élégance et de distinction. Plus Espagnole qu'Italienne, sa beauté était celle des vierges du divin Murillo. Un sang brûlant bouillonnait sous la pâleur aristocratique

de son visage qu'on eût dit doré aux rayons du soleil de Madrid.

Ses cheveux noirs avaient le chatoyant reflet du jais; sa bouche, d'une pureté de lignes admirable, le frais vermillon de l'églantine. Presque toujours abaissés comme un voile pudique, de longs cils d'ébène projetaient deux gracieuses petites ombres, et adouciaient l'éclat de ses yeux, qui devenaient de flamme quand une émotion vive, la surprise, l'enthousiasme, la joie, ralentissait ou précipitait les battements de son cœur; ses mains n'avaient rien à envier à la blancheur du lys qui vient d'éclorre; ses doigts mignons ne semblaient faits que pour courir sur le clavier d'un piano, ou dévider les grains d'or d'un chapelet; ses petits pieds étaient des ailes. C'est l'espace où luisent les étoiles, ces fleurs du ciel, et non la terre, qu'il eût allu à leur légèreté.

La répétition touchait à sa fin, lorsque tout-à-coup le fou se leva, s'élança vers la signora, puis, d'une voix terrible et déchirante :

—Mon fils! rends-moi mon fils! s'écria-t-il.

Il y avait dans sa voix un accent de vérité si effrayant, que nous frissonnâmes tous.

—Ne craignez rien, dit l'actrice aux personnes qui l'entouraient et s'étaient écartées avec effroi, sa folie n'a rien de dangereux; quelques paroles vont le calmer.

En même temps elle s'approcha du vieillard, murmura deux ou trois phrases dans un idiome étranger, et la colère qui animait les traits de l'insensé tomba comme par enchantement, ses yeux se remplirent de larmes, puis il regagna, avec la soumission d'un enfant, le fauteuil qu'il venait de quitter.

La signora Stella Monti, après un mois de séjour à Philadelphie, nous quitta pour aller en Portugal, nous laissant tout émerveillés de son admirable talent. Je n'avais pas oublié encore l'épisode du pauvre fou pendant la répétition, lorsque, deux ans plus tard, le hasard m'apprit les détails étranges que je livre à la publicité.

II

Vingt-cinq ans environ avant l'époque où commence le premier chapitre de cette histoire, un acteur allemand, qui se faisait appeler Robert Schmidt et dont le véritable nom était Franck Warner, avait tout à coup renoncé à ses succès de théâtre et quitté Stuttgart pour s'en aller habiter Vienne avec sa jeune femme, la fille unique d'un riche orfèvre de Manheim.

Une des clauses de ce mariage portait que Franck Warner quitterait le cothurne pour prendre le commerce, et Warner, qui aimait sa femme aussi passionnément qu'il en était aimé, fit sans regret le sacrifice de sa gloire et de l'art dans lequel il s'était illustré. Un an après, madame Warner donnait le jour à un fils, et quinze ans plus tard, jeune encore et dans tout l'éclat de sa beauté, elle mourait laissant livrés au plus profond désespoir son mari et son fils.

Franck vendit alors sa maison de soieries afin de surveiller l'éducation d'Albert, désormais son unique amour. Cinq années se passèrent encore. Albert avait vingt et un ans, et son père songea à le marier avec la fille d'un banquier, son vieil ami.

Consulté sur ce mariage, le jeune homme se rendit avec empressement aux vœux de Franck Warner, et Marguerite, qu'un secret penchant entraînait vers celui qu'on lui destinait pour époux, souscrivit à ce projet d'union. Elevé avec Marguerite, Albert éprouvait pour elle cette tendre affection de frère qui trompe souvent le cœur par les mille riens charmants dont elle se compose et ressemble si bien à de l'amour qu'on la dirait sa sœur jumelle. Et cependant tout un abîme les sépare. Albert, dont le regard ne s'était jamais arrêté que sur Marguerite, dont le cœur n'avait pas encore ressenti de secousses au bruit des pas d'une femme aimée, mit sans peine sur le compte de l'amour les douces émotions qu'il puisait dans une amitié fervente. Le

bandeau qui lui couvrait les yeux tomba enfin, et ses yeux, un jour, s'ouvrirent à la lumière. Voici à quelle occasion :

Depuis une semaine, il n'était bruit à Vienne que de la solennité qui se préparait au grand théâtre. Une représentation au bénéfice d'une cantatrice qui partait dès le lendemain de ses adieux à un public dont elle était l'idole, promettait de réunir, rayonnant faisceau, tous les premiers sujets du chant et du ballet. Un début des plus curieux devait ajouter encore à l'intérêt déjà si vif de cette fête offerte à l'aristocratie de la naissance et de la fortune par l'aristocratie du talent. La tragédienne la plus renommée de Londres, mistress Davidson, la reine du théâtre de Covent-Garden, avait voulu payer ce tribut de sympathie à l'onchanteresse qui allait prendre congé de l'admiration et des bravos viennois.

La débutante était, au dire de tous ceux qui l'avaient entendue à l'étranger, l'artiste la plus merveilleuse qui eût encore porté le sceptre dramatique. Quant à sa beauté, les métaphores les plus hardies, les images les plus hyperboliques leur paraissaient, pour la peindre, faibles et incolores. Cornélius, selon eux, eût été le seul digne de reproduire ses traits sur la toile. C'était tout dire. Ce jour si impatientement attendu arriva enfin. La salle présentait le plus éblouissant coup-d'œil. Du parterre au cintre s'échelonnaient, gradins vivants, deux mille têtes. Ce n'était partout que soie, dentelles et velours, lumières et parfums, or et fleurs, perles et diamants. Dans une loge des premières venait d'entrer Franck Warner, Muller le banquier, sa fille Marguerite et Albert.

La première pièce—un opéra-bouffe—fut jouée au milieu des applaudissements et du rire le plus communicatif. Mais, malgré le talent des acteurs, la pièce fut trouvée longue. La pensée des spectateurs n'était pas sur la scène, mais dans les coulisses. Le rideau se leva pour la deuxième fois.

Quelques instants après, parut une femme, et il n'y eut qu'un cri dans la salle : qu'elle est belle ! Une croix de diamants brillait à son cou. De la naissance de ses épaules à ses pieds tombait, en larges plis, une robe de cachemire blanc, et, de chaque côté de ce vêtement de neige, se déroulaient, jusqu'à ses pieds aussi, dans un pittoresque désordre, ses longs cheveux d'ébène.

Inconnue en Allemagne, la tragédie qu'elle avait choisie pour son début était l'*Hamlet* de Shakespeare, et le rôle qu'elle y jouait était celui d'Ophélie. Mélancoliquement assise dans un fauteuil, accoudée sur une table, une main pendante, l'autre soutenant sa tête fatiguée, et pâle, elle demeura un moment immobile, regardant fixement devant elle de ce regard aveugle et morne particulier aux sombres douleurs. Puis, elle se prit bientôt, sans sortir de son immobilité de statue, à soupiner plutôt qu'à parler, d'une voix douce et lente, quelques vers, coupés de silence.

Tout à coup elle passa la main sur son front et deux flammes jaillirent de ses yeux, puis, s'élançant au milieu du théâtre, elle commença d'une voix sonore, pénétrante, incisive, le poétique récit de la troisième scène. Un frisson d'enthousiasme parcourut la salle tout entière. Elle avait cessé de parler qu'on l'écoutait encore.

L'émotion était à son comble; trois salves d'applaudissements retentirent, un riche bouquet fut jeté de la loge impériale, puis dix autres tombèrent aux pieds de la grande tragédienne, puis vingt autres, tout un déluge.

Nous renonçons à décrire les transports qu'elle excita, les hommages dont elle fut longuement enivrée, chaque fois qu'elle reparut.

Albert Warner n'avait perdu ni un mouvement, ni un geste, ni un regard, ni un sourire, ni un jeu de physionomie de mistress Davidson. Jamais fille des hommes ne s'était montrée à lui aussi éblouissante de beauté, aussi pleine de séductions et de charmes. Il était si absorbé dans sa contemplation, si étranger par les yeux,

l'oreille, le cœur et l'âme à tout ce qui n'était point cette femme tant regardée, tant écoutée, tant admirée, qu'il n'avait pas remarqué que Marguerite se tournait souvent vers lui, comme en proie à une agitation fiévreuse.

III

De retour chez lui, Albert Warner, après s'être promené longtemps dans sa chambre, alla s'asseoir, la tête inclinée et tout rêveur, sur un divan.

Puis bientôt, il se leva, s'approcha de sa fenêtre, en écarta vivement les rideaux, l'ouvrit et se mit à son balcon pour respirer. La nuit était magnifique; mais il ne vit ni le pâle croissant qui se découpait, argenté, sur le bleu foncé du ciel, ni les étoiles qui émaillaient son azur de leurs fleurs d'or. Devant lui passait et repassait sans cesse l'image de mistress Davidson. Ce fut seulement vers le matin, et lorsque les premiers feux de l'aurore empourprèrent le firmament, que, succombant à ses émotions et à ses fatigues, il gagna son lit où le sommeil ne tarda pas à fermer ses paupières.

Huit jours se passèrent. Une tristesse silencieuse s'était emparée d'Albert.

Deux sentiments, également violents, luttèrent dans son âme : l'amour qu'y avait jeté, sans le savoir, la grande artiste, et son affection pour Marguerite Muller. En vain, il s'efforçait d'éloigner de sa pensée le souvenir d'Ophélie; il lui revenait impérieusement en mémoire. Cependant il était toujours assidu auprès de sa fiancée; mais, jusque dans ses regards, dans ses moindres paroles perçait une contrainte pénible. Franck Warner s'était aperçu de ce changement sans pouvoir se l'expliquer. Marguerite se taisait devant le monde, et, quand elle était seule, elle pleurait.

Enfin, une seconde représentation d'*Hamlet* fut annoncée. Albert faillit en mourir de joie. Le soir de cette solennité, il prétexta un rendez-vous avec un de ses anciens compagnons d'Université, et il se rendit secrètement au théâtre. Mistress Davidson excita les mêmes transports d'enthousiasme.

Le rideau du premier acte baissé, Albert sortit. Quelques minutes plus tard, il était sur la scène. Mistress Davidson s'apprêtait à monter dans sa loge; il s'approcha d'elle rapidement, et lui saisissant la main :

—Mistress, lui dit-il tout bas, je vous aime à en devenir fou.

Surprise, elle releva impérieusement la tête, regarda fièrement celui qui osait lui tenir ce langage; puis, devant la belle figure passionnée d'Albert, la colère hautaine de son regard tomba. Elle prit brusquement le bras de sa camériste, jeta sur le jeune homme un regard étrange, et s'éloigna, le laissant ébloui, fasciné, éperdu.

Deux semaines s'écoulèrent encore, et le temps, loin d'apporter quelque soulagement à ses douleurs, ne fit qu'en accroître l'amertume. Depuis qu'il avait respiré cet amour, fleur empoisonnée dont l'enivrant parfum le consumait lentement, indifférent à tout ce qui n'était point Ophélie, ainsi que ces cœurs blessés qui semblent redouter de guérir du mal qui les tue, il recherchait la solitude comme s'il eût craint que quelque chose ne vint le distraire des ennuis dont il se mourait. Les bois qui enveloppaient la ville de la fraîcheur de leurs ombres, lui paraissaient à peine assez épais pour abriter ses rêveries. Un soir, après une longue promenade dans la campagne, il s'assit au bord de l'eau, le regardant couler doucement murmurante à ses pieds, entre les nénuphars et les ajoncs du rivage. La nuit le surprit dans cette attitude méditative. Au moment où il se levait, il vit sur la berge, de l'autre côté du fleuve, en face de lui, glisser, légère et furtive, comme une forme blanche, vivement éclairée tout à coup par la lune; cette forme devint plus distincte à ses yeux.

C'était une femme, et dans cette femme, quoique l'éloignement et l'obscurité ne lui permirent point de distinguer ses traits, il crut vaguement reconnaître mistress Davidson. Elle seule avait cette taille élancée et cette démarche. Après avoir

fait quelques pas, elle s'approcha de la petite porte d'un parc, dont les allées descendaient presque jusqu'au fleuve, l'ouvrit et disparut bientôt sous les arbres. Le lendemain, il revint au même endroit. Une barque était amarrée au rivage ; il s'y jeta, accompagné d'un pêcheur. La voile fut hissée aussitôt, et ils débordèrent, l'un chantant, l'autre rêvant. Ils étaient à peine à cent pas de la place d'où ils étaient partis, lorsqu'un cri déchirant retentit à leurs oreilles. Albert tourna vivement la tête.

Une barque qui les suivait à la voile, à peu de distance, venait de chavirer. Quelle chose de blanc, comme la jupe d'une robe, flottait à la surface de l'eau.

—Vite, vite, dit-il en aidant le pêcheur à manœuvrer la barque.

Arrivé près de cette masse blanche, il s'élança tout habillé dans les flots, et, nageur habile, il ramena bientôt dans son canot une femme évanouie. C'était mistress Davidson. Dix minutes après, il entra chez elle, la portant, toujours évanouie, dans ses bras. Vers les quatre heures du matin du même jour, il était à genoux au chevet de son lit, où mistress Davidson reposait, une main dans ses deux mains. Il attendait avec anxiété qu'elle sortît du lourd sommeil qui avait succédé à son évanouissement.

Tout à coup, la blanche main de la malade, sur laquelle il avait, à plusieurs reprises, doucement posé ses lèvres avec de grands battements de cœur, s'agitait faiblement dans les siennes, puis deux beaux yeux noirs qu'eût fermés sans lui la mort, s'ouvrirent peu à peu, et, se tournant vers le jeune homme :

—Vous ? lui dit-elle, en retirant brusquement sa main, surprise et comme effrayée.—Et bientôt, lui tendant cette main qu'il couvrit de baisers :

—Oh ! merci, reprit-elle.

Albert respirait à peine. Il voulut parler, mais si grand était le trouble de son âme qu'aucune parole ne put sortir de sa bouche. Mistress Davidson le pria alors de la quitter, ajoutant que le sommeil avait réparé ses forces et qu'elle n'éprouvait plus aucune souffrance. Le regard suppliant d'Albert Warner sembla dire :

—Déjà ! Et, comme si elle eut compris sa pensée :

—Il le faut, continua-t-elle d'une voix tremblante et douce, et avec un regard qui le fit tressaillir.

Alors, il s'éloigna lentement, bien lentement, les yeux toujours fixés sur ses traits adorés, comme s'il n'eût pu s'arracher de ces lieux.

—Oh ! si vous saviez combien je vous aime ! dit-il tout à coup, incapable de se maîtriser plus longtemps ; si vous le saviez !

Les joues pâles de la jeune femme se couvrirent d'une subite rougeur.

—Partez, partez, fit-elle, et ne me revoiez jamais, je vous deviendrais fatale.

—Que dites-vous ? s'écria-t-il.

—Partez, au nom du ciel ; partez, reprit-elle.

Et du geste elle lui désigna la porte. Albert sortit après avoir laissé tomber sur elle un de ces regards dont la fugitive expression serait intraduisible.

ALPHONSE BROU.

(La fin au prochain numéro.)

## HISTOIRE NATURELLE

LES ABEILLES ONT-ELLES DE L'INSTINCT OU DE LA RAISON ?

En général, il est admis que l'homme se distingue des animaux par une faculté intellectuelle spéciale, la raison.

Si l'on compare les actes des animaux inférieurs à ceux d'une organisation supérieure, on trouve de grandes différences, et ces différences montrent que l'instinct qui guide leurs actes n'est pas le même chez tous les animaux. Il doit en résulter qu'il y a différents instincts ; car, comparons les animaux inférieurs, chez lesquels le manque absolu de tous les sens se manifeste, pendant que ceux de la classe supérieure sont doués de sens du plus haut développement, et qui, à l'occasion, leur permettent de juger, d'user de circonspection dans leur défense contre le plus fort, de ruse pour saisir leur proie. Ces actes démontrent, chez ces derniers, activité, une réflexion.

Les êtres qui ne peuvent entreprendre des

actes que par la force de leurs impressions naturelles, possèdent par conséquent de l'instinct animal ou naturel. Dans cette classe, nous nommerons par exemple les *Anémones de mer*, les *Actinia* ou les *Polypes marins*, qui, attachés à un rocher sous la mer, font mouvoir leurs milliers de phalanges pour attraper leur nourriture quand ils ressentent la faim et qui, quand ils sont satisfaits, se retirent dans leur enveloppe jusqu'à ce que la faim les fasse sortir de nouveau de leur retraite et recommencer le même manège.

Chez les animaux d'un ordre supérieur, l'instinct naturel provoque aussi un usage régulier des organes, mais différentes circonstances nécessitent différentes conduites. Pour atteindre leur but dans des circonstances différentes, il faut un certain jugement, du discernement, de l'intelligence, et je voudrais appeler ce genre d'instinct, l'*instinct raisonné*. Nos abeilles sont un des types de cet instinct raisonné. Ce n'est pas l'admirable gouvernement intérieur de leurs colonies, ni la construction surprenante de leurs beaux gâteaux de cire, qui caractérisent les abeilles comme appartenant aux animaux d'un ordre supérieur, mais bien les différents changements qu'elles apportent dans la direction de leurs opérations, selon que les circonstances varient ou se modifient. Le massacre des mâles, par exemple, n'est point un acte dicté par l'instinct, car les abeilles cessent immédiatement de les tuer, si l'on rend la colonie orpheline : elles savent qu'alors les mâles sont indispensables pour séconder la jeune mère qu'elles vont élever pour remplacer celle qu'elles ont perdue. Des colonies possédant une jeune mère fécondée, un essaim secondaire par exemple, ne construisent jamais de cellules de mâle, dans la première année de leur existence, car elles savent qu'elles n'en ont point encore besoin. Le perspicace calcul des circonstances environnantes se manifeste aussi chez les abeilles, quand le printemps ayant été beau, il survient un mauvais temps prolongé qui leur fait craindre la famine, ne pouvant aller à la picorée et se procurer assez de nourriture pour leur abondant couvain. Alors, avant l'époque de l'essaimage, elles tuent les mâles ; elles en extraient les larves des cellules et se débarrassent des gourmands qui, si le temps restait mauvais et froid, deviendraient inutiles.

Si, pour une raison quelconque, la reine d'une colonie a été enlevée, les ouvrières font entendre des gémissements plaintifs et tristes, et on les voit courir dans leur ruche et au dehors avec anxiété, comme si elles cherchaient leur bien-aimée mère. Mais tous ces gémissements, ces courses affolées cessent à l'instant si on leur remet leur mère ou si on leur donne une cellule maternelle munie de larve royale. Leur émotion aussi est moins vive si la colonie, privée spontanément de sa mère, possède du couvain de tout âge ; car, quoique la perte soit très-sensible aux abeilles, elles se rappellent que l'existence de leur colonie n'est pas complètement compromise puisqu'elles ont encore le moyen de remplacer la mère perdue. Il en résulte que les abeilles reconnaissent la position dans laquelle elles se trouvent, et qu'elles y conforment leurs actes selon les circonstances ; c'est là une preuve de leur jugement et de leur judicieuse clairvoyance !

Quand les abeilles veulent s'introduire dans une ruche étrangère, elles sont repoussées ou tuées par les habitants ; de même qu'une abeille-mère qui est introduite dans une colonie orpheline risque d'être tuée si l'homme n'emploie pas un moyen préservatif. Les abeilles refusent instinctivement tout ce qui n'appartient pas à leur société. Mais, peu à peu, les abeilles reconnaissent combien une reine leur est indispensable : leur colère se change bientôt en bienveillance, et la nouvelle mère est, à la fin, accueillie avec joie. Ceci est-il de l'instinct ?

Une preuve de la vie intellectuelle des abeilles, c'est qu'elles possèdent aussi de la passion. Si deux reines se rencontrent dans une colonie, elles se livrent un combat acharné jusqu'à ce que l'une des combattantes succombe. La haine, qui leur fait commettre cette violence, ne peut être évidemment considérée comme le résultat de l'instinct, provoqué par le sentiment du bien-être de la colonie entière ; car il n'y a pas de raison pour que, dans une colonie d'abeilles, il ne puisse exister plusieurs mères ensemble, comme c'est le cas chez les fourmis, et une telle institution ne serait évidemment que profitable pour le bien-être général de la colonie. La cause de cet esprit d'exclusion ne peut être que le désir ardent d'un gouvernement autocrate, ainsi que la crainte d'être obligée, par la présence insupportable d'une rivale, d'abandonner l'habitation pour chercher un autre gîte. Les abeilles font preuve de jugement à l'égard de la ruche que l'apiculteur leur offre, et qui n'est acceptée par elles qu'après un minutieux examen. Est-elle sale, trop grande ou trop petite, pénétrée d'une mauvaise odeur ; n'offre-t-elle pas la sécurité et les garanties nécessaires au bien-être général de l'essaim, elle est abandonnée et une autre demeure, peut-être au lointain, est cherchée et choisie qui leur convient mieux.

Il est connu que si l'on donne à une colonie suffisamment d'espace pour qu'elle puisse s'étendre, c'est-à-dire si l'on agrandit la ruche, on peut empêcher qu'elle n'essaime. Si l'instinct pur et simple les obligeait seul à essaimer, un pareil procédé serait utile.

E. DE LACHER.

A propos de la loi sur l'enseignement que M. Ferry veut abolir, un écrivain du *Figaro* parle de M. de Falloux qui fit cette loi et raconte l'anecdote qui suit :

C'est dans un de ces séjours à l'étranger qu'arriva à M. de Falloux l'une des aventures les plus extraordinaires qui puissent marquer la carrière d'un homme, et qui feraient presque croire à une sorte de prédestination fatale et mystérieuse.

C'était à Londres, en 1835. En rentrant un soir, le jeune comte est prévenu qu'un Français, logé dans le même hôtel, se trouve assez gravement malade, et, dans son isolement, sollicite les bons offices d'un compatriote. M. de Falloux se rend aussitôt près de ce malade inconnu, s'intéresse à son sort, le soigne avec cordialité, et, au bout de quelques semaines, est assez heureux pour le rendre au soleil et à la santé.

—Mais vous ne savez pas même mon nom ! lui dit le convalescent d'un ton pénétré de gratitude.

—Qu'importe ! j'ai été très-heureux de venir en aide à un compatriote, et vous me trouverez toujours disposé à vous servir.

—Je me nomme Persigny ; je suis attaché au prince Louis-Napoléon Bonaparte, et je ne saurais mieux reconnaître vos soins obligants qu'en vous offrant de vous présenter à lui, dès son prochain retour de Suisse. L'avenir est là, il sera empereur ! Il cherche à rallier à sa cause des hommes jeunes et intelligents. Je vous ai assez vu pour discerner votre valeur : embrassez sa fortune, et le plus bel avenir s'ouvre devant vous...

—Je suis très-touché de vos offres, répondit en souriant le comte, mais je ne dois pas vous cacher que mes convictions politiques sont fort éloignées des vôtres et qu'il n'y a guère apparence que nous nous rencontrions jamais dans les chemins où vous êtes engagé...

—Détrompez-vous, reprit son interlocuteur avec l'accent d'une foi profonde ; —et dans l'espoir de conquérir à la cause napoléonienne un adepte aussi distingué, il se mit à développer toute la conspiration qui devait aboutir, quelques mois plus tard, à la tentative de Strasbourg, en pressant de nouveau le gentilhomme angevin d'y entrer.

M. de Falloux eut un sourire dont la grâce aimable ne voilait pas sans doute assez l'arrière-pensée, car M. de Persigny lui dit avec un accent et un geste expressifs :

—Je devine vos sentiments intimes... vous croyez que je rêve !... Eh bien ! une dernière fois, avant de nous séparer, je vous prédis que le prince Louis-Napoléon sera le maître de la France et que vous serez son ministre !... Permettez-moi, en souvenir de cette rencontre, de vous offrir plus tard votre premier portefeuille ?

—Oh ! bien volontiers ; mais, franchement, je ne crois pas que ce maroquin-là ruine jamais votre bourse !

Le voyageur revint en France ; le conspirateur retourna à ses intrigues. Treize années passèrent, emportant bien des choses et effaçant bien des souvenirs. La révolution de février renversa le trône de Louis-Philippe ; l'élection du 10 décembre éleva le prince Louis-Napoléon à la présidence, et M. de Falloux fit partie du premier cabinet formé par le nouveau pouvoir.—Ici, j'ouvre l'attrayant petit volume où l'illustre homme d'Etat vient de publier quelques fragments, trop courts, de ses Mémoires, et je lis :

« Lorsque j'entrai dans l'hôtel du ministère, et pris possession, non sans effroi, du fauteuil religieusement conservé de M. de Fontanes, le premier objet qui frappa mon regard, sur le bureau du grand maître de l'Université, fut un très-beau portefeuille de maroquin rouge, sur l'enveloppe duquel était écrit : *De la part de M. de Persigny — Souvenir de Londres, 1835.* »

Un vieillard de soixante ans, sur le banc des accusés, s'entend condamner à vingt ans de travaux forcés.

—Oh ! merci, mon président, merci, je n'espérais pas vivre tant que ça !

## MÉLANGES

UN CONSEIL

En cette saison, les femmes sont parfois désoignées par l'apparition de boutons et de rougeurs au visage. Mais le remède croît à la même époque.

Les épinars sont en fleur ou vont fleurir. On préparera avec leurs fleurs une infusion dont on se baignera la figure plusieurs fois par jour.

Il est bon aussi de faire servir souvent sur la table des potages aux poireaux et des plats d'épinards. J'ai trouvé cela dans un vieux livre :

Par l'épinard et le pourreau,  
Florit le lys clair de la peau.

INTELLIGENCE D'UNE PIE

Le cafetier L\*\*\* possédait, il y a quelques temps, une pie qui vivait sur le meilleur pied avec la famille et avec les consommateurs. L'oiseau profitait du moment où ces derniers quittaient la table pour s'emparer des comestibles. Un habitué, voulant essayer l'intelligence de la pie, commanda un verre de bière dont il rabattit le couvercle, et fit semblant de s'en aller. A peine eut-il fait quelques pas, que la pie fut au-dessus du verre, en fit le tour et donna un coup de bec qui souleva le couvercle ; après cela, elle but la bière. Cette même pie a appris quelques mots sans que jamais personne se soit spécialement occupé à les lui enseigner. Elle imite parfaitement le cri d'appel de *poult-poult*, par lequel on appelle les poules à la distribution de la nourriture ; cela amusait beaucoup le propriétaire de voir accourir les volailles à l'appel de la pie ; mais un jour il s'aperçut que le malin oiseau usait de ce moyen pour s'emparer des œufs, en faisant quitter le nid des couveuses.

LES CHINOIS RETOURNENT EN CHINE

Les Chinois établis en Amérique ont la coutume d'exhumer les corps de leurs compatriotes enterrés ici, et de les expédier en Chine. Cette coutume n'est pas imposée par leurs devoirs religieux, mais par les obligations formelles des compagnies auxquelles ils appartiennent et qui doivent les ramener en Chine, vivants ou morts. Le retour des ossements en boîtes convenablement étiquetées et accompagnées de certificats remplit le contrat. Pour chaque fils du Ciel qui ne serait pas ainsi remis à sa famille, la compagnie qui l'a engagé aurait à payer une somme égale à trois fois le montant du contrat.

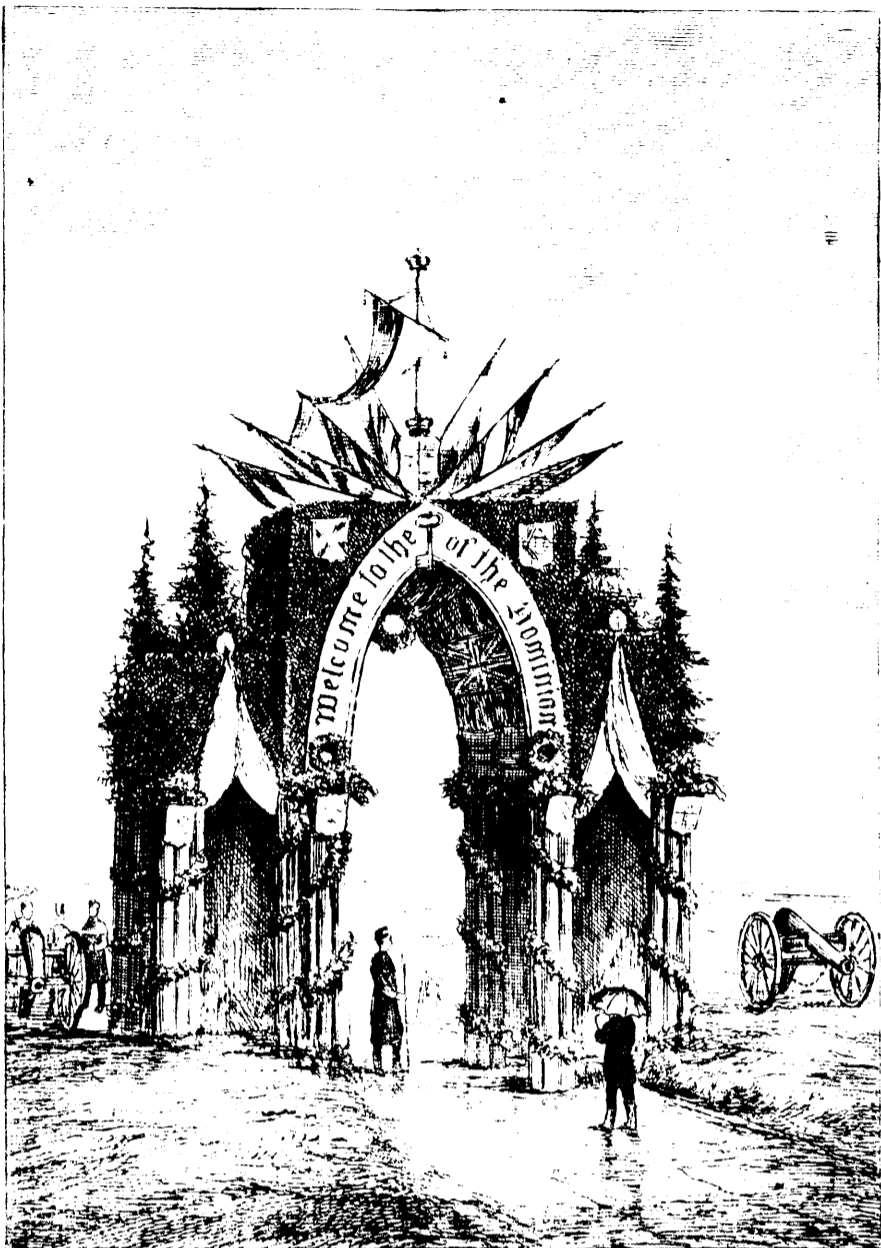
C'est pourquoi, après un temps raisonnable, au bout de quelques mois, les fosses sont ouvertes et les ossements enlevés pour être expédiés. Le Nevada, dans le but d'arrêter l'immigration chinoise, a passé une loi qui défend d'exhumer aucun corps humain sans autorisation spéciale. Cette loi, calculée à restreindre l'invasion de l'Etat par les Mongoliens, a été adroitement évitée, et, depuis son passage, aucun Chinois n'y a été enterré avec ses os. Les compagnies ont employé d'habiles opérateurs qui enlèvent les os du corps aussitôt après la mort. Le corps est couché sur la table de dissection, la figure en bas. Des essences aromatisées sont brûlées, de l'eau de riz sanctifiée est répandue sur le cadavre, et une prière chinoise est répétée.

Alors deux opérateurs s'avancent avec leurs couteaux et pratiquent une incision de la tête le long de l'épine dorsale et le long des jambes jusqu'au talon, ainsi que sur les bras. Cela fait, les chairs sont séparées des os sur tout le corps en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, le squelette décharné est retiré de son enveloppe. On prend les habits du défunt, le plus souvent sa seule propriété, et on en bourre le corps déossé, qui est lavé, cousu, enseveli et remis aux amis pour être enterré. Le squelette est séché au four et emballé pour être expédié en Chine.

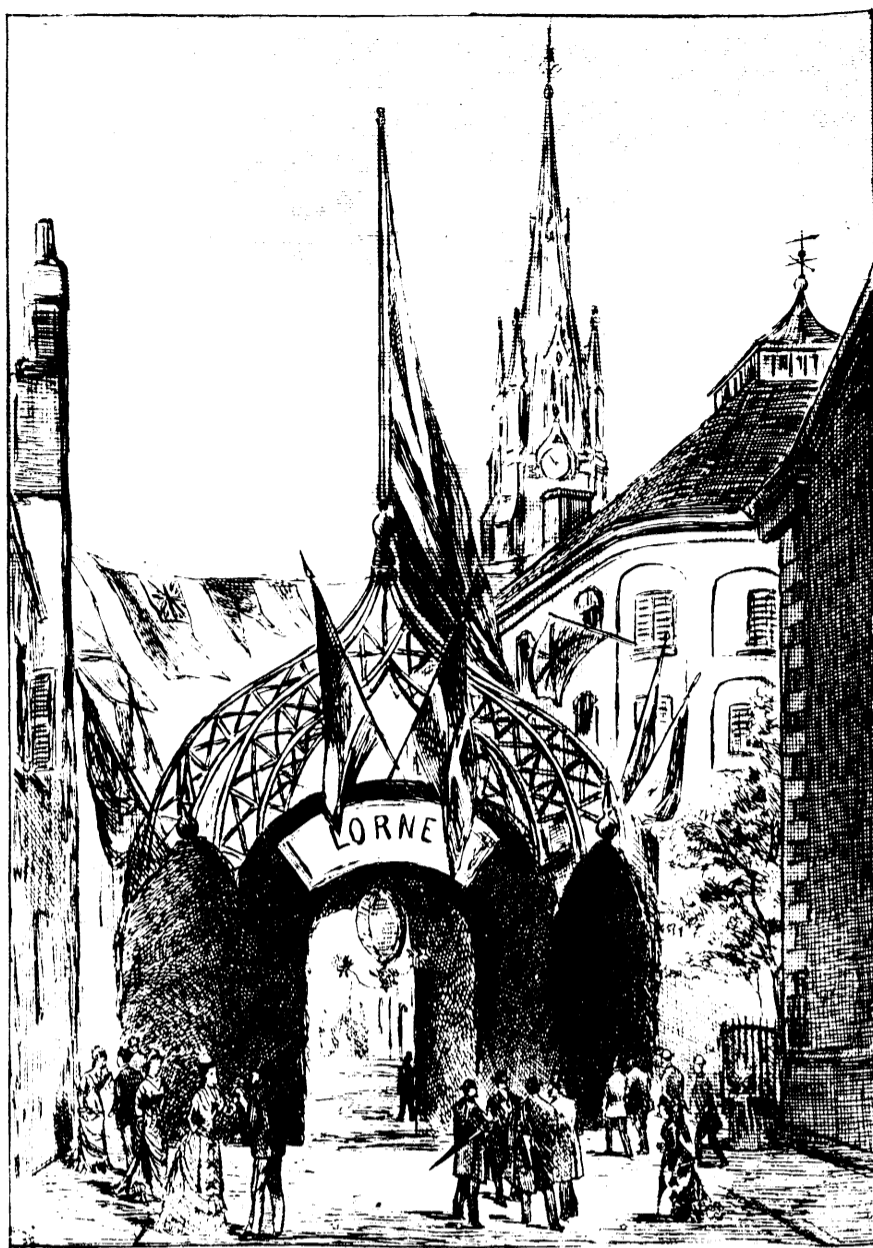
DU PRIX DE L'IVROGNERIE EN ANGLETERRE

On a calculé qu'en Angleterre, dit M. Hippolyte Passy, l'abus des boissons absorbe par an 1,500 millions de francs, et cela, directement, sans compter les pertes indirectes dues aux châtiments, aux maladies, aux crimes et délits qu'entraîne l'ivrognerie. Si l'on tient compte aussi de ces pertes, laissant même de côté les grands centres de population, où l'alcoolisme fait tant de ravage, on arriverait, pour chaque village, à une perte annuelle de 200 à 300 francs. C'est un capital énorme qui est ainsi gaspillé et détruit, tandis que, bien employé, il pourrait servir puissamment à l'amélioration du sort des classes pauvres. Il ne faut pas oublier, en outre, que l'alcoolisme est une cause certaine de dégénérescence de la population, les enfants d'alcoolisés étant d'ordinaire malingres, souffreteux, souvent atteints de maladies organiques.

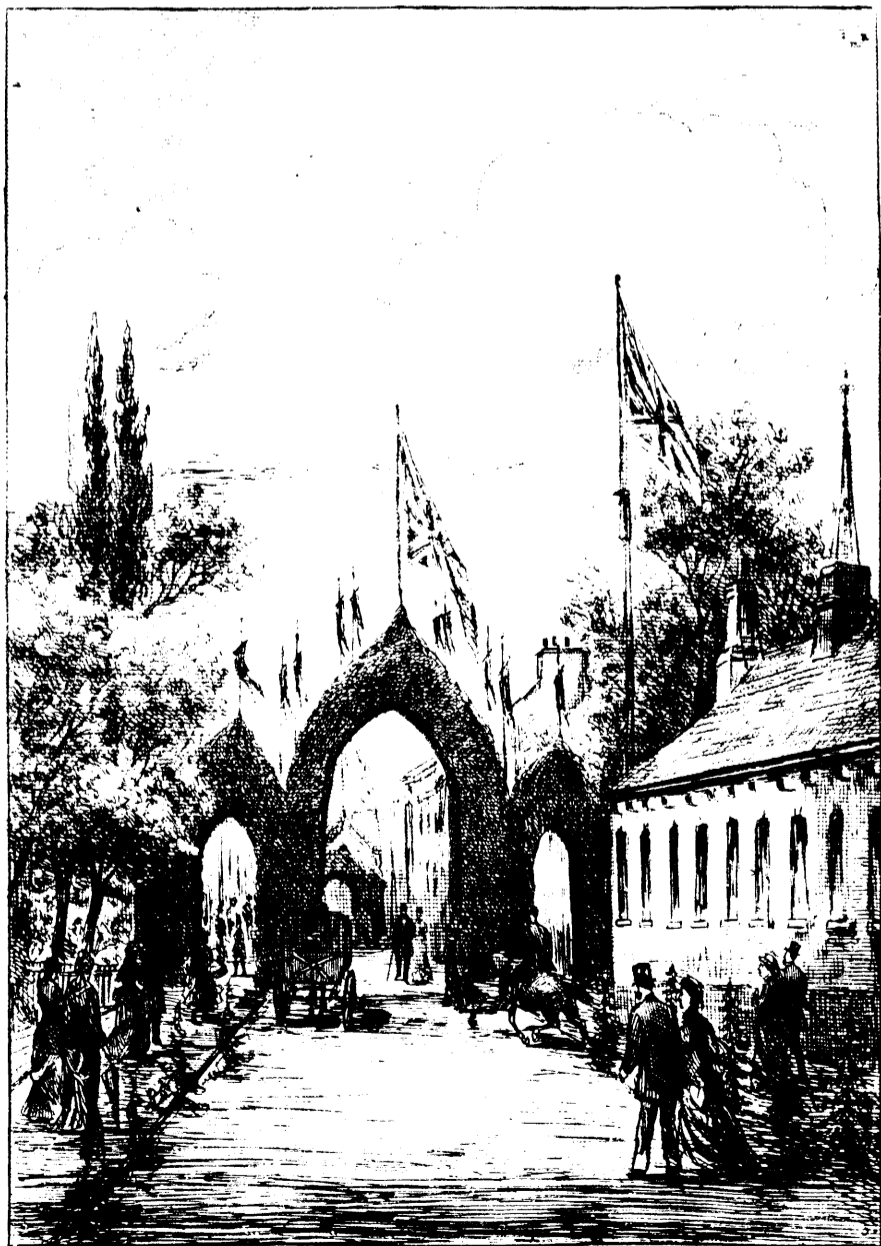
M. Passy n'hésite pas d'ajouter que, d'après le témoignage des hommes les plus compétents, l'alcool est un poison pire que l'opium. Dans l'Inde, par exemple, on a observé que l'eau de riz fait plus de mal que l'opium. Quant aux remèdes qu'on a proposés ou essayés pour combattre l'alcoolisme, ils ont été généralement inefficaces. L'élevation des droits sur les alcools n'a pas sensiblement modifié les habitudes une fois prises, et que la production abondante et à bon marché des alcools a primitivement engendrées ou favorisées. L'ivrognerie est un des principaux obstacles aux progrès moral et matériel des peuples modernes. Cependant, un homme d'Etat anglais trouva que ce vice a du bon, parce qu'il rapporte beaucoup au fisc. « Ce sont les ivrognes, aurait-il dit, qui ont payé la guerre de Crimée. »



ARC DE TRIOMPHE A L'ENTREE DE LA CITADELLE



ARC DE TRIOMPHE DE LA CORPORATION, COIN DES RUES SAINT-LOUIS ET SAINTE-URSULE

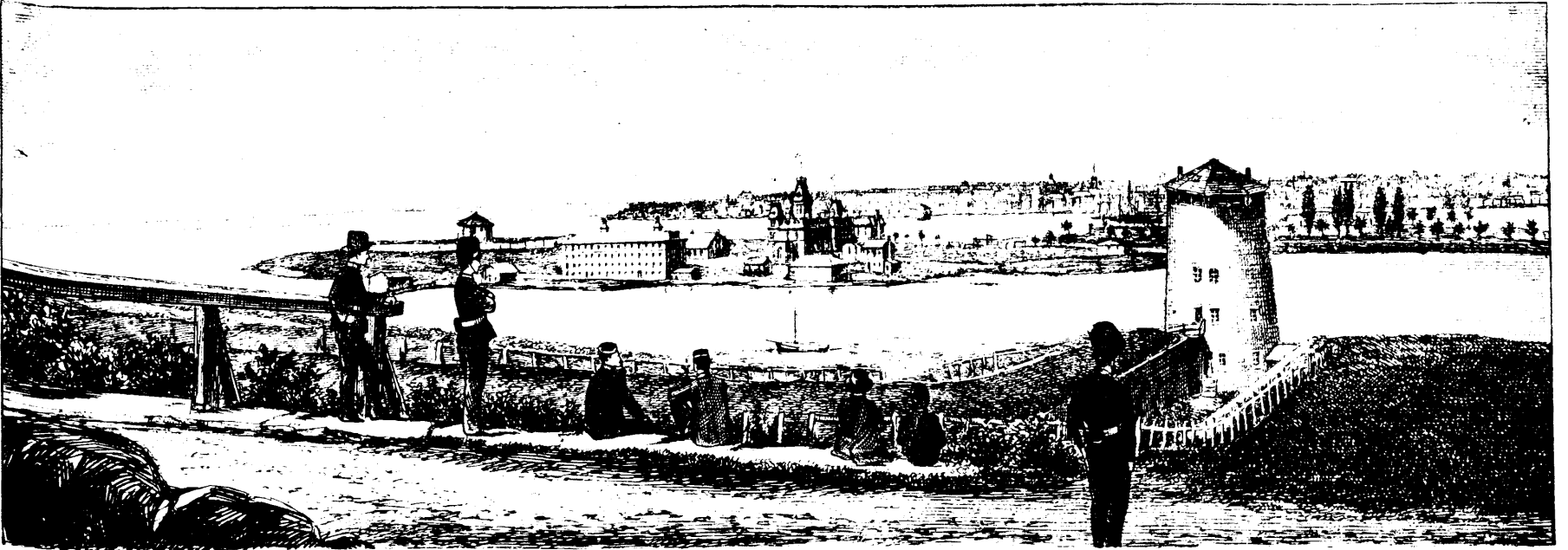


ARC DE TRIOMPHE SUR LA RUE SAINT-LOUIS



ARC DE TRIOMPHE A L'ANGLE DES RUES DES CARRIERES ET SAINT-LOUIS

LA VISITE DU GOUVERNEUR-GÉNÉRAL ET DE LA PRINCESSE LOUISE À QUÉBEC



VUE DE LA CITÉ DE KINGSTON, INDIQUANT LA POSITION DU COLLÈGE MILITAIRE



QUEBEC—INAUGURATION DE LA TERRACE DUFFERIN PAR LE MARQUIS DE LORNE ET LA PRINCESSE LOUISE



## UN DRAME SUR LA SEINE

### Deuxième partie de la Bande Rouge

V

Roger ne se lassait pas d'admirer ces singuliers effets du hasard qui présidait aux actions de Régine.

Elle se levait, s'arrêtait et marchait avec autant d'à-propos que si elle eût entendu les conversations qui se tenaient autour d'elle.

C'était à croire par moments que son infirmité était simulée.

Mais le lieutenant avait de nombreuses et excellentes raisons pour ne pas pousser le scepticisme jusque là.

"Tiens, dit Pierre Bourdier, l'enfant est déjà prête. Ça fait que nous n'aurons pas la peine de la réveiller."

Elle regardait les nouveaux venus, sans donner la plus petite marque d'étonnement.

On aurait dit que tous ces épisodes d'une suite accidentée se succédaient à ses yeux comme les actes d'un drame arrangé d'avance.

Le père Sarrazin ne partageait pas tout à fait cette indifférence.

Du haut de son arbre, il avait assisté à l'arrivée des voyageurs et aux préparatifs de leur halte, mais il n'avait pu distinguer que très-vaguement leurs personnes, et il se trouvait pour la première fois en face de la jeune fille.

Dès qu'il l'avait vue paraître, il s'était mis à l'examiner avec une curiosité dont il n'avait donné jusqu'alors aucune preuve.

Il ne pouvait guère voir que la silhouette de son corps élégant et svelte, car la nuit n'était pas encore assez claire pour lui permettre de détailler ses traits fins et réguliers.

Mais il mettait à l'observer une attention persistante que Roger remarqua fort bien.

Peut-être était-il frappé de la distinction de sa tournure et s'étonnait-il qu'une femme vêtue en paysanne eût si grand air.

L'officier s'arrêta un instant à cette explication, mais il pensa que c'était faire beaucoup d'honneur à la perspicacité de ce bonhomme.

Le père Sarrazin, autant qu'on en pouvait juger dans le clair-obscur de la forêt, avait assez la mine et le costume du soldat-laboureur des vieilles gravures.

Il paraissait donc très-douteux qu'il fût en état d'apprécier la distinction de Régine.

Roger n'en fit pas moins une réflexion inquiétante.

"Si ce paysan la remarque, pensa-t-il, que sera-ce donc quand nous aurons affaire à un officier prussien ?"

La voix de Pierre Bourdier vint couper court à ces méditations intimes.

"Mes enfants, dit le messager, parlons peu et parlons bien, car le temps presse."

"Nous en avons déjà perdu pas mal, fit observer Sarrazin."

"Sommes-nous loin de chez toi ? lui demanda Bourdier."

"Trois quarts-d'heure, en marchant bon pas. Le jour nous prendra en route."

"Ton moulin est occupé, hein ?"

"Cinq soldats, dont deux montent la garde au pont à tour de rôle. Les trois qui ne sont pas de service passent leur nuit à boire, et il y a des chances pour qu'ils soient sous la table quand nous arriverons."

"Parfait. Maintenant, vient-on faire des inspections dans le jour ?"

"Pas souvent, mais ça arrive encore."

"Et regardent-ils de près les papiers ?"

"Ça dépend. Il y a un gros gendarme qui baragouine un peu le français et qui veut faire croire qu'il le lit très-bien. A celui-là, il n'est pas trop difficile de faire voir le tour."

"Il a laissé passer sans rien dire un messageur qui est venu de Tours la semaine passée, et qui, malgré sa linousine et son fouet, avait l'air d'un charretier comme moi d'un prince."

"C'est le volontaire qu'on a expédié huit jours avant moi, interrompit Pierre Bourdier ; est-il arrivé à Paris ?"

"J'ai entendu dire qu'il avait été fusillé du côté d'Argenteuil, répondit le père Sarrazin aussi simplement que s'il avait été question d'un accident de voiture."

"Ah ! dit le faux colporteur avec le même calme."

"En plus du gros gendarme, reprit le bonhomme, il vient quelquefois un petit maigre, chafouin, avec des lunettes, qui a une capote bleu clair galonnée au collet."

"Celui-là est malin comme un singe, et ce n'est pas commode de le mettre dedans."

"On l'y mettra tout de même, reprit Bourdier. Seulement, convenons de nos faits."

"Avez-vous un passeport, ajouta-t-il en s'adressant au lieutenant."

"Non, re rit tristement Roger."

"Je n'en suis douté, tantôt, quand vous m'avez demandé des renseignements dans la cabane."

"Tout ce qu'a pu faire cette jeune fille, reprit le lieutenant, c'a été de me procurer ces vêtements et le ballot de colporteur."

passer pour un nouveau garçon et la petite pour une servante qu'il est allé engager à Poissy.

"Ça peut se faire, dit laconiquement le paysan qui ne quittait pas des yeux Régine."

"Alors, c'est convenu. Seulement, il faudrait expliquer ça à l'enfant, et, la nuit, ce n'est pas aisé de causer avec une sourde-muette."

"Comment ! elle est sourde-muette, interrompit le père Sarrazin très-ému."

"Oh ! que cela ne vous inquiète pas, dit Roger, elle est si intelligente qu'elle devine ce qu'elle ne comprend pas, et je me charge de la mettre au courant de la situation."

"Bon ! marche devant, mon vieux Sarrazin, dit Bourdier, nous emboîterons le pas."

Ce commandement mit fin au dialogue.

Le paysan prit la tête de la petite colonne et s'achemina vers la lisière de la forêt qui se dessinait très-nettement, car l'aube blanchissait déjà le ciel, et on se dirigeait vers l'est.

Roger suivait et Régine marchait entre lui et le colporteur.

Où allait-on ? Le lieutenant n'en savait absolument rien, car il ne connaissait pas assez le pays pour s'y orienter après tant de détours et il n'osait plus questionner ses nouveaux amis.

Il se laissait aller au courant de sa destinée et s'en rapportait entièrement à Dieu qui disposait de sa vie.

La jeune fille à laquelle son sort était lié aurait seule pu influencer sur ses résolutions, et rien n'annonçait qu'elle voulait le détourner de la voie qui s'ouvrait devant eux.

Il cheminait donc silencieusement et se contentait d'observer le pays qu'on traversait.

La futaie s'arrêtait au bord d'un terrain en pente, et en débouchant sur fece plan incliné les voyageurs virent l'horizon s'ouvrir devant eux.

Le jour venait peu à peu et une vapeur glacée montait lentement comme un rideau qui se lève.

A travers ce brouillard mobile, Roger put embrasser un immense panorama.

Devant lui s'étendait à perte de vue les plaines immenses qui se succèdent jusqu'à Paris.

A sa gauche, une rangée de collines s'étagaient en diminuant de hauteur vers le nord-est.

A sa droite, il reconnut dans le lointain le Mont-Valérien dont le sommet se couronnait de la fumée blanche d'une canonnade terminale.

La Seine coulait au bas de cette terrasse naturelle et séparait deux gros villages bâtis presque en face l'un de l'autre.

"C'est Maisons-Laffitte et, au-delà du pont, Sartrouville, dit Pierre Bourdier en lui montrant les constructions qui se détachaient comme deux taches jaunâtres sur le fond sombre de la plaine."

"Est-ce là que nous allons ? demanda vivement Roger assez surpris du choix de cet itinéraire."

"Non pas, non pas ; nous tomberions en plein dans une division prussienne."

Le lieutenant cherchait des yeux un point qui se rapportât à la direction suivie par le guide, quand le faux colporteur étendit la main pour lui montrer tout à fait à leurs pieds un groupe de petites îles.

"Voilà le château du père Sarrazin," dit-il en riant.

En regardant avec plus d'attention, Roger vit poindre à travers la brume le toit rouge d'une maison sur pilotis au milieu d'un bras de la Seine.

C'était, à n'en pas douter, un moulin, et sa situation isolée le rendait très-propre à cacher des voyageurs intéressés à éviter les mauvaises rencontres.

Sartrouville s'élevait de l'autre côté de la rivière, à plusieurs centaines de mètres en amont. En aval, les rives étaient absolument désertes.

"Nous y serons dans dix minutes, ajouta Pierre Bourdier ; une fois là, nous aurons toute la journée pour nous reposer, et, ce soir, nous risquerons le grand coup."

Roger remarqua alors un détail qui lui avait échappé dans l'obscurité.

Le faux colporteur avait sa balie sur son dos, et il fallait qu'il eût trouvé le temps et le moyen de retourner à la cabane pour se charger de cet accessoire indispensable.

Les remords du lieutenant se trouvèrent apaisés d'autant, puisqu'il n'avait plus à se reprocher d'avoir mis son brave camarade dans l'embarras ; mais il ne put s'empêcher d'admirer l'incroyable présence d'esprit de cet homme, qui n'oubliait rien au milieu de dangers de toute sorte.

Le père Sarrazin, qui ouvrait la marche, s'était mis à descendre grand train un sentier assez escarpé, qui aboutissait directement au moulin.

Roger, chemin faisant, put l'examiner tout à son aise.

C'était un grand vieillard approchant de la soixantaine, mais sec et droit comme un peuplier.

Malgré le froid très-vif, il tenait à la main son chapeau à larges bords, et ses cheveux gris taillés en brosse laissaient à découvert un cou de taureau.

Il se retournait rarement, et le lieutenant ne pouvait qu'entrevoir sa figure hâlée, mais il admirait la carrure de ses épaules et ne s'étonnait plus de la vigueur dont il avait fait preuve au pied du hêtre.

Pas un être humain ne se montrait ni sur la pente qu'on suivait, ni sur le bord de la rivière.

Sans doute, les Prussiens, se fiant à la surveillance exercée par leurs patrouilles dans la forêt, s'abstenaient de garder de ce côté-là le cours de la Seine.

Il était, du reste, à peu près impossible de la traverser ailleurs que sur le pont de Maisons,

puisque toutes les barques avaient été enlevées.

"Je vois mon garçon sur la porte du moulin, dit le père Sarrazin."

"C'est signe que l'inspecteur prussien est là. — Pourvu que ce ne soit pas le petit chafouin à lunettes," murmura Pierre Bourdier.

XVI

Régine, pendant tout le trajet, ne s'était pas départie un seul instant de son attitude purement passive.

Elle marchait courbée sous le poids de son sac, suivant son chemin sans regarder autour d'elle.

A peine levait-elle les yeux quand on arriva en vue du moulin.

On aurait dit qu'elle avait prévu tous les épisodes de ce voyage accidenté, et Roger, qui savait à quoi s'en tenir à cet égard, ne comprenant plus rien à son indifférence.

Il y avait des moments où il était tenté de croire à un affaiblissement de cette intelligence dont elle venait de donner tant de preuves.

Pierre Bourdier et le père Sarrazin avaient pour le moment bien d'autres préoccupations en tête.

On touchait au dénouement d'une situation compliquée, et il était bien temps de se recueillir avant d'aborder les terribles difficultés de la fin.

"C'est convenu, n'est-ce pas, vieux, dit le messager à son compère ; tu viens de chercher un garçon et une servante de l'autre côté de la forêt, et tu m'as rencontré en route."

"Ça aura de la peine à prendre, cette histoire-là, dit brièvement le meunier."

"Pourquoi ?"

"A cause de la petite qui est muette. — Tu diras que c'est une parente de ta défunte et que tu la prends par charité."

"Au fait, nous n'avons pas le temps de chercher autre chose ; et, d'ailleurs, si c'est le gros gendarme, il n'est pas trop regardant."

"Vous avez entendu, camarade ? reprit Bourdier en s'adressant à Roger."

"Oui, et je ferai de mon mieux. — Parlez le moins possible et laissez-moi mener la conversation."

Cet échange rapide d'avertissements avait conduit les voyageurs au bord de la Seine.

Le moulin était devant eux.

Bâti dans une île boisée, il était séparé de la rive par un bras très-étroit sur lequel était jetée une passerelle grossièrement établie avec des planches.

La roue était arrêtée et on n'entendait pas le clair tic-tac qui accompagne si joyeusement le travail des meules.

La rivière charriait de gros glaçons, mais elle n'était pas encore prise, et ses eaux jaunâtres roulaient bruyamment entre les pilotis.

Au milieu du pont, un grand garçon jofluffu, en veste grise et en bonnet de laine, fumait tranquillement sa pipe.

Il avait les bras croisés et le nez au vent, comme un philosophe qui s'inquiète peu des événements de ce monde, et, quoiqu'il eût certainement aperçu le patron et sa suite, il ne bougeait pas plus qu'un terme.

"Hé ! Jacquot, lui cria le père Sarrazin, y a-t-il du nouveau au moulin ?"

"Rien, not' maître, répondit le gars avec un accent normand des plus prononcés."

"Et les casques ? demanda le meunier en baissant la voix et en s'avançant sur le pont."

"Ils sont sous la table depuis hier au soir, mais le vieux vient d'arriver."

"Pas de chance, murmura le père Sarrazin."

"Alors, dit Pierre Bourdier, c'est le chafouin à lunettes ?"

"Juste."

"Ouvrons l'œil et tenons notre langue, reprit le faux colporteur en manière de recommandation collective."

"Où est-il pour le moment ? demanda le meunier en poussant Jacquot devant lui."

"Il a demandé où vous étiez. J'y ai répondu que vous étiez parti hier soir du côté d'Archères et que vous rentreriez ce matin."

"Là-dessus, il a grogné et il s'en est allé rôder dans l'île en vous attendant."

"C'est bon. Entrons vite, dit le meunier, qui tenait toujours la tête de la petite caravane ; s'il ne revient pas trop tôt, ça ira tout seul."

La porte du moulin s'ouvrait à quelques pas de la passerelle.

Le père Sarrazin la poussa doucement et introduisit ses hôtes en leur faisant signe de marcher avec précaution.

Quand Jacquot, qui fermait la marche, eut repoussé le battant mobile de cette clôture primitive, les voyageurs se trouvèrent dans le demi-jour d'une salle basse et mal éclairée par une fenêtre unique.

Au milieu de cette pièce dont le plancher était fait de terre battue, une chandelle de suif fichée dans une bouteille achevait de brûler sur une longue table chargée de verres et de bouteilles vides.

Des fusils, des sabres et des ceinturons déposés dans un coin attestaient la présence des soldats ennemis, mais on n'apercevait de leurs personnes étendues par terre que le bout de leurs bottes ou le fond de leurs bécots.

Jacquot n'avait pas exagéré. Les Allemands dormaient sous la table.

Ils étaient trois, autant qu'on en pouvait juger dans cet enchevêtrement de corps et de jambes, et leurs ronflements sonores prouvaient qu'on n'avait rien à craindre d'eux, du moins pour le moment.

"Monsieur et madame à la chambre bleue."

Il commenta cette injonction par un geste qui montra à Roger un escalier mobile assez semblable à une échelle, dont les marches supérieures aboutissaient à une ouverture pratiquée dans la muraille à dix pieds du sol.

"Conduis-le, dit-il à Jacquot, et tire la trappe sur eux."

Le lieutenant, déconcerté par cette brusque décision, fit mine d'hésiter, mais Régine avait déjà mis le pied sur le premier échelon, et Pierre Bourdier lui dit à l'oreille :

"C'est plus sûr, à cause de la petite. Laissez-vous faire et ne bougez pas jusqu'à ce que je vienne vous délivrer."

Roger prit son parti et suivit le garçon meunier, qui grimpa l'escalier devant la jeune fille avec une agilité dont on ne l'aurait pas cru capable.

Une fois arrivé en haut, il vit que le trou carré n'était que l'orifice d'un long couloir où il s'engagea résolument sur les pas de son guide.

Régine suivait.

A travers les planches disjointes sur lesquelles il marchait, l'officier aperçut les meules et la trémie.

Il se trouvait donc au-dessus du moulin proprement dit, et il se demandait où ce chemin allait le conduire, quand le garçon meunier s'arrêta et appuya la main sur la cloison.

Un panneau bascula immédiatement et découvrit l'entrée d'une chambre étroite et longue.

"Fourrez-vous là-dedans avec la demoiselle et ne bougez pas," dit laconiquement Jacquot. Il n'y avait qu'à obéir sans raisonner, et Roger ne se fit pas prier.

Il fit passer Régine la première, et à peine avait-il mis le pied après elle sur le plancher de cet asile, que la trappe se referma derrière lui.

A sa grande surprise, le lieu, quoique dépourvu de fenêtres, n'était pas obscur.

Au milieu du plafond, un vitrage assez épais laissait passer la lumière d'un jour d'hiver.

Cette singulière cachette contenait un lit garni de rideaux de serge bleue, trois ou quatre vieux fauteuils en velours d'Utrecht, et une table en bois blanc.

Les lambris étaient faits de planches mal rabotées et, à la sonorité du sol sur lequel il marchait, le lieutenant comprit qu'il se trouvait dans un appentis appliqué comme une cage contre le mur extérieur de la maison.

Régine ne montrait ni émotion ni surprise, et son compagnon crut même lire sur sa figure une expression de joie contenue.

Elle déposa son sac, serra la main de Roger qui venait de se débarrasser aussi de son ballot, s'assit dans un des fauteuils et ferma les yeux.

"Elle tombe de fatigue," pensa le lieutenant qui se serait bien gardé de troubler son sommeil.

Il se mit à faire le tour de la chambre sur la pointe du pied, et remarqua, non sans étonnement, qu'elle semblait avoir été habitée récemment.

Des bouts de cigares jetés dans les coins, une pipe posée sur la table et une tasse vide qui devait avoir contenu du café, témoignaient du passage d'un occupant masculin de ce réduit.

Un sabre de cavalerie et deux fleurets accrochés à la muraille au-dessus d'une croix de la Légion d'honneur devaient appartenir au maître de la maison, qui avait bien la mine d'un vieux soldat.

Roger se demandait avec une certaine inquiétude si sa captivité allait se prolonger beaucoup et comment ses nouveaux amis s'y prendraient pour se débarrasser des Prussiens.

Quant à la suite de la périlleuse entreprise où il était engagé, il n'osait même pas y penser.

Sa vie et celle de Régine étaient désormais entre les mains de celui qui s'était chargé de les sauver.

Il était résigné à tout souffrir et prêt à tout braver pour revoir Renée de Saint-Senier.

Pendant qu'il évoquait l'image de sa belle cousine, un son de voix bien connu arriva jusqu'à lui.

En se rapprochant de la cloison pour s'assurer d'où venait ce bruit, il reconnut qu'elle était percée de plusieurs trous et que, de cet observatoire, il pouvait à la fois voir et entendre ce qui se passait dans la salle où il avait laissé son guide.

Il regarda et écouta.

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

## DEUIL

LECTRICE,

Si vous vous trouvez dans la pénible nécessité de vous procurer une toilette de deuil, n'oubliez pas d'aller chez DUPUIS FRÈRES, No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, à l'enseigne des deux boules noires.

Ils viennent d'acheter un stock de banqueroute considérable dans lequel se trouve l'assortiment le plus riche et le plus varié de cette classe de marchandises.

Ce qu'il y a de recommandable surtout et de plus digne de votre attention, ce sont les crêpes, les paramatas et les alpacas noirs.

Le tout offert à 25 par cent de moins qu'ailleurs.

## CURIOSITÉS DE LA SCIENCE

UN RECOLLEUR DE TÊTES

Ce que je viens de voir et d'entendre bouleverse ma raison. Je n'ai pas rêvé pourtant. C'est bien en plein jour, au milieu de choses qui me sont familières, en présence d'une des sommités médicales du Nouveau Monde, que j'ai vu et touché le corps tiède d'un assassin décapité il y a deux ans !

Criez à l'imposture tant qu'il vous plaira. J'ai vu !—Epouvanté, mais sceptique encore, j'ai promené mes doigts sur le cou détaché, puis réuni au tronc, de cet homme qui a survécu à la mutilation suprême. Un bourrelet de chair blanche sur ce col brun, un sillon net et droit sur la nuque, une cicatrice parfaitement circulaire dessinent à n'en pas douter la trace du terrible couteau. Nulle autre blessure, du reste, n'aurait produit les désordres organiques que j'ai constatés *de visu*. La science ne peut-elle pas opérer ce prodige ? Le docteur Ceballos, enfin, n'est-il pas mon ami ? Et qui donc oserait élever une protestation ou même un doute lorsqu'il a dit : " J'affirme ! "

La clinique du grand spécialiste américain est située à Vaugirard, à deux pas des fortifications, entre la porte d'Issy et la station de Grenelle-Ceinture. Maison banale, sans style, avec un petit jardinet et son jet d'eau. Au rez-de-chaussée, le cabinet de consultation ; tout à côté, la salle d'expériences et le laboratoire. Cela est simple, sans prétentions, sans pose. Un vrai sanctuaire de chercheur. Il y a trois ans, M. Ceballos a quitté Lima, où son nom est vénéré, pour s'installer à Paris. On l'y connaît à peine. D'aucun le traitent de fou. Ennemi du bruit et de la réclame, il vit à peu près ignoré dans ce faubourg, travaillant comme Papin, comme Palissy, au bien-être d'une humanité qui passe, in-différente aujourd'hui, à ses côtés, et qui demain lui dressera des statues. C'est là que j'ai découvert ce modeste.—Puisse-t-il me pardonner d'avoir jeté son nom aux quatre coins du monde, et dévoilé le secret de ses étonnantes découvertes !

\*\*

Hier matin, je reçois ce bout de billet :

Pablo, l'assassin dont je vous ai parlé tant de fois, vient d'arriver à Paris. Il est mort chez moi. Venez vite, et vous serez convaincu !

CEBALLOS.

Une heure après j'étais à Vaugirard.

—Eh bien ! votre décapité parlant ?

—Il ne parle plus, mais vous allez le voir ! A peine débarqué au Havre, une méningite se déclare ; je l'ai reçu mourant. La traversée, les ébranlements nerveux causés par le mal de mer, que sais-je ?... Enfin, il est là. Son témoignage verbal est inutile, l'autopsie que nous allons faire ensemble sera plus éloquente que le récit de son aventure. Mais, hâtez-vous donc !

Essoufflés, fiévreux, nous entrons dans la salle d'expériences. Sur la grande dalle de marbre noir, un homme est étendu, raide, la bouche ouverte. C'est Pablo, le parricide, décapité à Lima le 18 octobre 1877, mort à Paris—et bien mort—le 2 juin 1879. Petit, nerveux, tête brune et cheveux crépus, des anneaux d'or aux oreilles, un type d'Indien sang mêlé, barbe rare, dents longues, jaunes ; des yeux de var tour brillants encore, les vêtements d'un marin, tel est le personnage. La chemise, largement ouverte, découvre la poitrine et le cou, ce cou hâlé, mince, où le couperet du bourreau a imprimé le sillon blanchâtre que j'ai décrit.

A côté du corps, sont rangés des couteaux, une scie, divers scalpels, une sonde, des appareils à injections, tout ce qu'il faut pour une autopsie. Je n'ai pas peur, mais je me sens pâle ; que va-t-il se passer ?...

—Ce bonhomme-là, dit Ceballos en nouant son tablier à bavette, est le plus étrange sujet qui ait jamais passé par les mains d'un anatomiste. Je l'ai vu mort, sa tête à dix mètres du tronc, arrosant la

terre de ruisseaux de sang. J'ai tenu cette tête au bout de mon bras, pendant que le reste se tordait à mes pieds. Ensuite, j'ai revu le tout marcher, manger, rire et boire, comme le premier convalescent venu. Vous connaissez l'histoire ; mais puisque le phénomène est là, sous nos yeux, je vais vous la rappeler en quelques mots :

Au Pérou, nos chirurgiens pratiquent souvent la *greffe animale*. Vous n'ignorez pas cette merveilleuse application de la science physiologique, qui consiste à rejoindre deux parties brusquement séparées du corps animal, voire même du corps humain, et à leur rendre, après la soudure, la chaleur, la sensibilité, le mouvement, toutes les fonctions vitales. Celse et Galien rapportent à ce sujet des faits extraordinaires.—Tagliacozzi, au seizième siècle, recollait les nez et les oreilles tranchés par le bourreau ; Ambroise Paré, plus tard Dionis et Garengot reproduisirent avec succès les mêmes expériences : le docteur Balmour rapporte le cas d'un charpentier d'Edimbourg qui, après avoir eu l'index emporté d'un coup de hache, recouvra l'usage de ce membre recollé, mis en place et rapidement guéri.

Le bras tout entier d'un soldat, qui vit aujourd'hui dans le département des Vosges, a été ressoudé de la même manière, après la bataille d'Arton—vous lirez le fait dans le *Dictionnaire des sciences médicales*. Les exemples abondent. Et l'histoire de la chirurgie contemporaine est pleine de récits de doigts, de mentons, de dents, de nez, de paupières restaurés. Dans tous les cas, la continuité des vaisseaux, des nerfs eux-mêmes se rétablit pour ainsi dire sans effort. Il y a mieux ! La partie transplantée prend les caractères de celle dont elle tient la place ; la peau faisant office de lèvres devient muqueuse ; la muqueuse amenée au dehors devient peau ; un lambeau de périoste suffit pour reconstituer un os. On a pu même renouveler toute la voûte osseuse du palais ! L'inépuisable nature répare ainsi les pertes qu'elle a subies, et, molécule par molécule, refait à neuf l'organe indispensable à l'économie du sujet.

—Je sais tout cela, répondis-je.

\*\*

D'essai en essai, reprit le docteur, et toujours enhardi par les cures les plus heureuses, je fus amené à cette conclusion que la tête d'un mammifère quelconque pourrait, après la décollation, reprendre sa place et revivre. C'était fou, absurde, je le sais bien. Tous les spécialistes, mes confrères, haussèrent les épaules. L'Académie de Lima me fit examiner comme aliéné. Je fus mis au ban de la médecine américaine. Un autre eût fait amende honorable et juré, comme Galilée, que la terre ne tournait pas. Vous me connaissez. Je tins bon. Un jour, dans la *Revista medico-quirurgica del Peru*, rédigée par mon vieil ami Ignacio de Oca, je publiai le court entrefilet que voici :

Le docteur Tomas Ceballos, praticien mayor (interne) de l'hôpital général de Lima, s'engage à recoller la tête du parricide Pablo, condamné aujourd'hui à la peine capitale par la haute cour criminelle de cette ville, et sous caution d'une somme de mille piastres fortes, déposée à la Banque péruvienne, promet de rendre la santé au supplicié, dans le délai maximum de trois mois.

Le docteur Ceballos opérera en présence de tous ses confrères, qu'il convoque dans la prison de Lima, le 18 octobre, jour de l'exécution, à sept heures et demie du matin.

Signé : Tomas CEBALLOS.

Le lendemain de la publication de cette foudroyante note, le président de la République fit placer à ma porte deux sentinelles armées, avec ordre de ne me laisser sortir qu'en plein jour et après m'avoir minutieusement fouillé. Evidemment, aux yeux de la police et de tous mes concitoyens, j'étais un fou, un fou dangereux, capable de mettre la capitale à feu et à sang.

Sans m'émouvoir, je déposai tranquillement à la banque de Lima les mille pesos dont je me fis délivrer un reçu en règle, je repris mes travaux et j'attendis le grand

jour de l'exécution, non sans douter moi-même de la réussite si prématurément escomptée.—L'Académie avait prononcé son arrêt. J'étais digne de la camisole de force. Vous allez voir lequel de nous deux avait raison.

UN ACADEMICIEN (d'Étampes.)

(A suivre.)

## UNE VISITE

D'UN RÉDACTEUR DU " FIGARO " AU SUPÉRIEUR DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES A PARIS, LE FRÈRE IRLIDE.

La tête du Frère Irlide pourrait tenter Bonnat. Elle est belle dans l'acception que Diderot donnait à ce mot. Le front est immense, droit, carré, presque sans rides, étant donné l'âge du Frère—soixante-cinq ans. Sous d'épais sourcils brillent deux petits yeux noirs qui font penser aux yeux de Léon XIII et seraient ceux d'un Voltaire chrétien. Le nez est fort, énergique ; la bouche épaisse, affectueuse ; le menton rond. Malgré ses treize lustres, le Frère a tous ses cheveux. Seulement, ils ont blanchi. On ne peut pas tout avoir. Très-longes, ils ondulent sur le cou et ajoutent encore à la douceur d'expression de ce visage de travailleur, qui n'a pas travaillé en vain ! Le ton du visage rappelle l'Erasmus d'Holbein. Ajoutons, pour ne pas être accusé de flatterie, que le Frère est petit et qu'il porte des lunettes.

Du fauteuil commun placé devant le bureau où dix boutons électriques convoquent à son gré les chefs de service, il dirige dans le monde entier, Californie comprise, 1268 établissements, 11,888 frères, 4,761 profès, etc., etc. Près de quatre cent mille enfants sont élevés par les disciples du vénérable de la Salle. Depuis deux siècles, les Frères ont rendu sur tout le globe, avec un dévouement sans relâche, des millions de services. Récompense : En 1876, on diminue leur traitement ; on supprime leurs allocations. Le traitement des Frères est réduit au minimum légal, c'est-à-dire à 700 fr., tandis qu'on réduisait à 600 francs celui des Sœurs dont nous n'avons pas à parler ici.

Bref, le Conseil municipal gagne annuellement sur les Frères 96,300 francs et sur les Sœurs cent et quelques mille francs.

Est-ce tout ? Sous Louis XVIII, la maison-mère de la rue Oudinot, qui contient près de cinq cents personnes, direction, administration supérieure et noviciat, recevait annuellement de l'Etat 12,500 frs., et des princes 17,000 frs., à peu près. Sous l'empire, elle ne recevait que de l'Etat 10,000 frs. Aujourd'hui, elle ne reçoit plus rien.

Comment, rien ? Mais alors les autres maisons payent un impôt à la maison-mère ? Nullement : chaque établissement à son autonomie propre, son économe particulier, ses ressources à lui. Le Frère Irlide se nourrit et nourrit son administration et ses 450 novices avec... avec ces ressources incertaines et variables que la Providence lui donne par vos mains.

Et cela est de l'histoire. Cela est un fait qu'il est loisible à chacun de vous de contrôler.

—Bah ! nous disait le Frère Irlide, avec une modestie charmante qui respire dans tous ses propos, la vie d'un supérieur général ne coûte pas plus cher que celle de son portier.

Mais ce modeste est Béarnais. Ce sexagénaire est plein de feu ! Il se redressa soudain :

—Écoutez, nous dit-il. Je lisais tout à l'heure encore à mes assistants le vœu du vénérable de la Salle, vœu que j'ai fait, vœu que nous avons tous fait. " Nous nous sommes engagés comme lui à tenir ensemble et par association des écoles gratuites en quelque lieu que ce fût, quand même nous serions obligés, pour le faire, de demander l'aumône ET DE VIVRE DE PAIN SEULEMENT. "

" Ce vœu, nous le tiendrons, coûte que coûte. Depuis près de deux cents ans, nous nous le transmettons de novice en

novice. Nous n'y faillirons pas... et je tendrai la main. "

Nous la regardâmes, cette main. Elle est belle, petite, mince, nerveuse, aux nœuds philosophiques, dirait Desbarrolles, au pouce *voltairien*, c'est-à-dire fort, gros, énergique. Ah ! M. Jules Ferry aura beau croire avoir le dernier. Il ne l'aura jamais !

Quelle armée peut valoir celle dont dispose le Frère Irlide ! Songez que, s'il voit l'un de ses soldats tenir trop à son chapelet, présent d'une mère reconnaissante, il n'a qu'à lui dire : " Mon Frère, changez donc de chapelet avec votre voisin. " C'est déjà fait.

Mais il y a une routine. Il faut, bon gré mal gré, que nous finissions par une anecdote. Nous en demandons une au Frère Irlide.

—Non, nous dit-il, ne parlez pas de moi. Le frère Judore va en raconter une que vous ferez bien de reproduire, car elle montre l'une des premières lois de notre système d'éducation. Nous enseignons LE RESPECT, même envers ceux qui nous maltraitent.

Et c'est le Frère assistant Judore qui va finir cet article.

—En 1855, dit-il, j'étais chargé de fonder des Ecoles à Alger. Le maréchal Pélissier me fit appeler avec le directeur de ma première Ecole : " Mon Frère, s'écria-t-il à ma vue, cela ne peut pas durer comme cela. Vous allez me renvoyer cet homme-là tout de suite. "—Grand Dieu, qu'a-t-il donc fait ?—" J'ai été depuis six mois plus de képis que dans toute ma vie militaire. " Et le maréchal se jette au cou du directeur en lui disant : " Vous êtes un brave homme tout de même. Tous vos petits Arabes me saluent. Leurs parents sont forcés de faire comme eux. Je suis devenu populaire. Je dirai cela à l'empereur ! " G.

**Nouvelle pharmacie.**—Tout le monde admire la jolie pharmacie que M. S. LACHANCE, si bien connu comme pharmacien de renom, vient d'ouvrir sur la rue Sainte-Catherine, près de la rue Jacques-Cartier, porte voisine de la banque d'Épargne. Comme l'on peut s'en convaincre en visitant cette pharmacie, M. Lachance a déployé beaucoup de goût et d'habileté dans l'aménagement et dans l'achat de ses marchandises, et l'acheteur est certain de trouver à cet établissement tout ce dont il a besoin.

—Nous ne pourrions donner de meilleurs conseils à nos aimables lectrices que celui d'aller visiter le nouveau magasin de mode de M. DAMEP. BENOIT au No. 824, rue Ste-Catherine (près de la rue St-Denis), où elles trouveront le plus beau choix de chapeaux, plumes, fleurs et ruban. Les ordres pour chapeaux sont exécutés avec habileté et promptitude et surtout à très-bas prix. Ainsi, que tous s'empressent de profiter du premier choix et laissent leurs commandes au No. 824, rue Ste-Catherine, entre les rues St-Denis et Sanguinet.

**Maison A. Pilon & Cie.**—Cette grande maison continuera à fondre le stock sans réserve d'ici à quelque temps à meilleur marché que jamais. Nous recevons tous les jours de nouvelles marchandises de printemps et d'été, ce qui permet de satisfaire toutes nos pratiques. Profitez de cette grande vente autorisée par le syndic nommé à la faillite de la maison A. PILON & Cie. La maison PILON profite de cette occasion pour remercier cordialement le public en général pour l'encouragement qu'elle a reçu depuis quelque temps. Réduction considérable des prix de nos marchandises. Il faut écouter à tout prix notre stock qui est encore au-delà de \$60,000, pour faire face aux engagements que la maison PILON doit rencontrer d'ici à un mois. Nous vous invitons donc tous à profiter de cette grande vente, et en ce faisant, vous favoriserez M. A. PILON, qui a su, par son énergie, développer la partie Est de Montréal et faire du bien au public en général. A. PILON & CIE., 647 et 649, rue Ste-Catherine, Montréal.

Par ordre du syndic officiel, C. Beausoleil.

Les facilités offertes aux habitants des campagnes par les nombreuses lignes de chemins de fer et de bateaux à vapeur de visiter Montréal à bon marché, devront avoir pour résultat d'augmenter sensiblement les affaires. Dans le but de profiter de cet accroissement de commerce, M. M. Narcisse Beaudry et frère, les Bijoutiers bien connus, dont le magasin est situé au coin des rues Notre-Dame et Saint-Vincent, viennent d'importer et de confectionner un choix extra de MONTRÉS en or et en argent, BIJOUX de toute description, qu'ils offrent, à cause de la dureté des temps, en détail au prix du gros. Spécialité de dorure et argenture ; ils fabriquent et réparent les ornements d'églises.

NARCISSE BEAUDRY, Édouard E. BEAUDRY, Bijoutier pratique. Horloger pratique.



QUEBEC—LA PROCESSION DÉFILANT PAR LA RUE SAINT-LOUIS

GAZETTE DES TRIBUNAUX

Cour d'assises du Lot : Un petit enfant brûlé vif par sa sœur aînée.

La cour d'assises du Lot vient de juger une horrible affaire. Une petite fille de 11 ans, Marie-Anne Gossman, était accusée d'avoir fait brûler son petit frère Jean, âgé de vingt-huit mois, avec la complicité et sur les conseils de sa mère.

Le pauvre petit garçon était malade et infirme; il restait presque toujours couché; pendant quelques heures de la journée seulement, on l'asseyait sur une chaise basse, recouverte d'une mauvaise paille.

Le 4 décembre dernier, pendant que sa mère et sa sœur Marie-Anne étaient sorties, le petit Jean resta seul pendant quelques instants à la maison. Avant de partir, Marie-Anne l'avait installé sur sa chaise, près du foyer.

Elle s'était à peine éloignée que des cris affreux, partant de la chambre, attirèrent l'attention des voisins. Plusieurs personnes accoururent, et par la fenêtre elles purent voir les flammes qui entouraient le malheureux enfant, enchaîné par la maladie sur sa chaise; mais la porte était fermée, on dut aller chercher un serrurier, et, lorsqu'on put enfin entrer dans la maison, il était trop tard: le corps inanimé du pauvre petit n'était plus qu'une horrible plaie!

Marie-Anne et sa mère parurent très-peinées. Elle donnèrent à penser qu'un tison tombé du foyer avait dû communiquer le feu à la paille sur laquelle le petit Jean était assis; mais les expertises qui furent faites par le Parquet et certains propos tenus par Marie-Anne, firent bientôt penser que l'on se trouvait en face d'un crime abominable.

Amenée en effet devant le juge d'instruction, Marie-Anne fondit en larmes et raconta qu'elle avait mis elle-même le feu à la paille de son petit frère, parce que "sa mère voulait le faire brûler." Du reste, ce pauvre petit infirme subissait un véritable martyre; il manquait de tous les soins, la nourriture même lui était souvent refusée, et, quand Marie-Anne donnait en cachette un peu de soupe à son frère Jean, sa mère la rouait de coups.

Qu'était-ce donc que cette femme Gossman, dont la conduite était si abominable? une fermière de Laburgade, arrondissement de Cahora, dont le mari était mort depuis quelques années, et qui menait depuis son veuvage la plus déplorable conduite. Elle avait eu trois enfants naturels; tous étaient morts d'une façon mystérieuse. L'aîné avait succombé à l'âge de huit jours, probablement faute de soins; le second à quelques mois, dans des circonstances telles qu'une poursuite pour infanticide fut commencée contre la mère; le dernier enfin était le petit Jean, brûlé vif par sa sœur aînée!

Devant le jury du Lot, Marie-Anne a donné, dans tous ses effrayants détails, le récit de l'assassinat:

M. le président.—Dites-moi comment vous êtes-vous pris pour faire brûler votre petit frère?—R. Maman était sortie. J'étais restée seule avec Jean. Je l'ai levé, je l'ai mis dans sa petite chaise, et j'ai placé devant lui un grand tabouret afin de l'empêcher de se jeter de côté. Puis j'ai pris une allumette, j'ai arraché deux feuillets d'un alphabet, et j'ai mis le feu à la paille sur laquelle mon petit frère était assis. D. Et puis?...—R. Et puis, je suis sortie après avoir fermé la porte à clef! (Mouvement.) D. Pourquoi avez-vous commis ce crime?...—R. D'abord parce que cela m'ennuyait de garder un enfant infirme qui pleurait toujours! (Sensation prolongée.) D. Mais vous avez dit que vous aviez agi sur l'ordre de votre mère, qui voulait se débarrasser de Jean?

L'enfant hésite, et finit par murmurer:—Maman ne m'avait pas dit de le brûler!

Malgré cette dénégation tardive, arrachée sans nul doute à la petite fille par la terreur que sa mère lui inspirait, la femme Gossman a été déclarée coupable. Pourtant, la Cour n'a prononcé contre elle que la peine de cinq ans aux travaux forcés! Quant à Marie-Anne, l'arrêt porte qu'elle a agi sans discernement et la renvoie dans une maison de correction pour y être détenue jusqu'à sa vingtième année.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au RÉV. JOSEPH T. INMAN, Station D, New-York.

Tous les acheteurs sont d'accord pour vanter la qualité et le bon marché des nouveaux Chapeaux que la maison DEROME, 621, rue Ste-Catherine, à l'enseigne du lion et de l'ours, vient de recevoir. Cet établissement, si avantageusement connu du public, n'offre que des chapeaux dont la qualité et l'élégance sont devenues proverbiales. Les nombreux clients sont assurés d'avoir entière satisfaction. Un lot considérable de chapeaux de paille et en feuilles de palmier à vendre à sacrifice.

—Le monde élégant a constaté avec plaisir que M. Cédras, le chapelier bien connu, avait, pour répondre aux sollicitations de ses nombreux amis, ouvert un magasin au No. 623, rue Ste-Catherine. Les chapeaux confectionnés par M. Cédras se sont acquis une réputation quasi-universelle pour l'élégance et la bonne qualité. Le public acheteur est certain qu'on ne lui vendra que des articles d'une qualité supérieure, car tous les chapeaux offerts en vente sortent de ses ateliers, No. 36, rue Lemoine.

Nouvelle maison.—Maison nationale.—MM. MATHIEU & GAGNON viennent d'ouvrir, au No. 105, rue Notre-Dame, un magasin de marchandises sèches et de nouveautés que nous recommandons au public. On trouvera dans cette maison tout ce que l'acheteur peut désirer, la qualité des marchandises et le bon marché. Ces messieurs possèdent, quoique jeunes, beaucoup d'expérience des affaires. Leur assortiment de marchandises est des plus variés, et dénote chez eux beaucoup de goût et d'intelligence.

Déclions judiciaires concernant les Journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima facie d'intention de fraude.

LES ECHECS

MONTREAL, 26 juin 1879.

Adresser toutes les communications relatives à cette partie du journal, à M. O. TREMPÉ, No. 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 164: MM. J. W. Shaw, J. Gauthier, M. Toupin, S. Lafrenais, Montréal; N. P. Sorel, G. Lalandy, New-York; Un amateur, Trois-Rivières; A. C., Saint-Jean; Z. Delaunais, V. Gagnon, Québec.

Un match entre MM. Loyd et Delmar vient de se terminer par la victoire de ce dernier; Delmar a gagné 5 parties et Loyd 1; 7 ont été nulles.

M. James Fitzgerald a remporté le premier prix (une médaille d'or) pour le meilleur problème dans le tournoi du Globe de Toronto.

Nous apprenons avec beaucoup de plaisir que Son Excellence le marquis de Lorne a bien voulu devenir le patron de l'Association d'Echecs Canadienne.

Dans le tournoi du "City of London Chess Club," M. Potter a été défait par M. Bird dans la première classe. La dernière partie jouée a été une des plus longues encore enregistrées, ayant duré quatre soirées consécutives et contenant 143 mouvements. Toutefois, le résultat de ce match ne donne pas encore le premier prix à M. Bird, vu que ce monsieur doit jouer un autre match avec M. McDonnell.

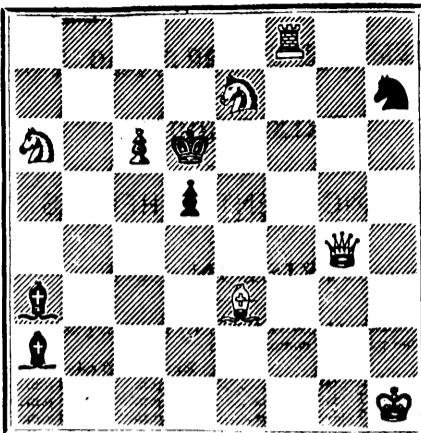
Une éminente joueur d'échecs résidant à New York, dit le Turf, Field and Farm, a offert au capitaine Mackenzie la somme de \$500 à être mise comme enjeu contre l'importation quel joueur d'échecs de ce continent, laissant les conditions et les termes du match à être arrangés par le capitaine et son opposant; tout ce qui conviendra à M. Mackenzie lui conviendra aussi. Voilà, certes, une chance pour quelqu'un; qui sera le premier? Nous croyons que M. Mackenzie est maintenant prêt à recevoir des propositions.

PROBLÈME No. 166.

(From Chess Gems.)

Composé par M. F. HRALEY.

Noirs.



Blancs.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

Solution du Problème No. 164.

- Blancs: 1 D 8e C, 2 C 4e R, échec et mat. Noirs: 1 F pr D (A), 1 R pr T (B), 1 C pr C (C), 1 Ad libitum. 2 Mat selon le coup des Noirs.

80ème PARTIE

TOURNOI D'ECHECS CANADIEN PAR CORRESPONDANCE.

Jouée par correspondance entre M. Narraway, d'Halifax, et M. J.-W. Shaw, de Montréal.

(Partie Fianchetto de la Dame.)

- Blancs: M. NARRAWAY. 1 P 4e R, 2 P 4e D, 3 C 3e F D (b), 4 P 3e T D (c), 5 F 3e R, 6 F pr P, 7 F 3e R (d), 8 P 4e F R, 9 D 2e D, 10 F 3e D, 11 P pr P, 12 Roquent, 13 D pr C, 14 D 1er R, 15 P 5e F (e), 16 P pr P, 17 C 3e T (f), 18 D 2e R (g), 19 P 3e F, 20 D pr F, 21 R 2e F, 22 T R 1er R, 23 C 2e F, 24 C 4e R, 25 T 2e R, 26 C pr D, 27 F pr T, 28 P 4e C, 29 F 6e T, 30 R 1er C, 31 P pr C, 32 F 4e F, 33 T 1er R, 34 T 1er F R, 35 T 1er T R, 36 F 3e D, 37 T 1er R, 38 F 2e R. Noirs: M. SHAW. 1 P 3e C D (a), 2 F 2e C, 3 P 3e R, 4 P 4e F D, 5 P pr P, 6 C 3e F D, 7 C 3e F R, 8 P 3e D, 9 F 2e R, 10 P 4e D, 11 C pr P, 12 C pr C, 13 F 3e F, 14 D 2e F, 15 Roquent T R, 16 P pr P, 17 C 4e T, 18 D 4e R, 19 F pr P, 20 D pr F, échec, 21 T D 1er F, 22 D 4e F, 23 F pr P (h), 24 T 7e F, échec (i), 25 T 2e F, 26 T pr T, échec, 27 F 4e R (j), 28 F pr P, 29 T 2e F, 30 P pr C, 31 F 5e F, 32 T 2e R (k), 33 R 2e F, 34 P 4e C, 35 R 2e C, 36 P 3e T R, 37 P 4e T R, 38 P 5e C. Les Blancs abandonnent.

NOTES—PAR A. P. BARNES, New-York.

- (a) Si l'ouverture "Fianchetto" est favorable au second joueur, le diction de quelques autorités qu'elle n'est pas aussi avantageuse pour le premier joueur paraît incontestable. Le mouvement additionnel que le joueur aurait ne saurait jamais être désavantageux à l'ouverture. (b) Les meilleures autorités se seraient ici prononcées pour F 3e D, mais, pour ma part, je préfère P 3e F R; le coup du texte est mauvais ainsi que la suite. La justesse de cette défense dépend de l'habileté du second joueur à trouver les Pions du centre de son adversaire, et la position lui donne l'opportunité de le faire. (c) Au lieu de ce coup inutile, les Blancs auraient dû jouer F 3e D, et si: (4) F 5e C, (5) C R 2e R avec une bonne position. Je ne crois pas, toutefois, que les Noirs auraient pris le C. (d) La manière de jouer des Blancs n'est pas à admirer; il était beaucoup mieux d'amener une autre pièce et de laisser les Noirs échanger. Conséquemment, la perte de temps de cette retraite permet aux Noirs de développer leur jeu. (e) Une avance prématurée. (f) Encore un autre mauvais coup. C 3e F était préférable. (g) Autant de coups faibles que remarquables dans une partie par correspondance; T 1er C combinait la défense avec préparation pour une contre-attaque. Les Noirs ne peuvent prendre le P T par rapport à F 4e F R. Le coup joué entraîne la perte de la partie. (h) Bien joué. Si les Blancs prenaient le F, les Noirs forceraient le mat par: 24 D pr P, échec; 25 R 1er C, 25 D 6e C, échec; 26 R 1er T, 26 D pr P, échec; 27 R 1er C, 27 C 6e C, etc. (i) F pr T, échec déco. donnait à peu près le même résultat. (j) Bien que F pr P peut paraître préférable pour quelques raisons, cependant, il est à observer que, par ce coup, les Noirs déplaçaient le seul P qui restait pour opposer la marche de leur P du côté du Roi. (k) Comme M. Shaw le fait remarquer, R 2e F causait la perte d'un P.

AVIS

Les abonnés de l'Opinion Publique qui désiraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

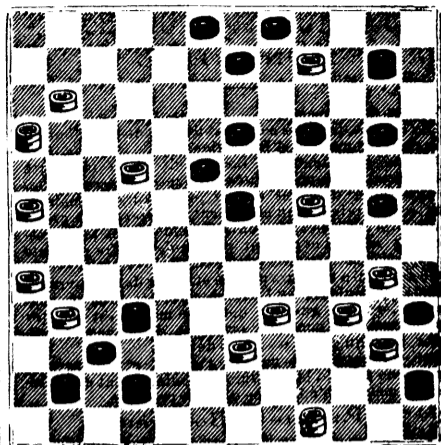
LE JEU DE DAMES

Adresser toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOUMANGEAU, bureau de l'Opinion Publique, Montréal.

PROBLÈME No. 170

Composé par M. TANCRÈDE PELLERIN, Montréal.

Noirs.



Blancs.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 168

- Les Blancs jouent de 7 à 27, 17, 4, 4 et gagnent. Les Noirs jouent de 10 à 13, 4, 2 et gagnent.

Solutions justes du Problème No. 168

Montréal:—N. Chartier, J. Boyte, P. Décarreau, J.-L. Chartier et J. Bergeron. Québec:—N. Langlois, J. Lemieux. Saint-Hyacinthe:—MM. F. Charbonneau et Joseph Pouliot.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 20 juin 1878.

Table listing market prices for various goods including Farine, Grains, Légumes, Laiterie, Volailles, and Gibiers.

Table listing market prices for CIBIERES (wild game) including Canards, Pigeons, Perdrix, and Tourtes.

Table listing market prices for VIANDES (meats) including Bœuf, Lard, Mouton, Agneau, and Lièvres.

Table listing market prices for DIVERSES (miscellaneous) including Sucre, Sirop, Miel, and Saindoux.

Marché aux Bestiaux

Table listing market prices for livestock including Bœuf, Vaches, Veaux, Moutons, Agneaux, Cochons, and Foin.

LIVRES

POUR LA DISTRIBUTION DE PRIX A LA

Librairie Payette & Bourgeault

(Ancienne maison Chs. Payette)

250, RUE ST-PAUL, 250, MONTRÉAL

Venant d'être reçues: Dix caisses de livres convenables aux distributions de prix dans les maisons d'Education.

La maison Payette & Bourgeault prend la liberté d'annoncer aux communautés religieuses, à messieurs les Commissaires d'Écoles et aux professeurs de maisons d'éducation privées, qu'elle vient de recevoir un grand nombre de volumes de toutes grandeurs, de toutes espèces de reliures et de tout prix, qu'elle offre en vente aux conditions les plus avantageuses.

Le goût qui a toujours présidé au choix de ses ouvrages (et qui ont toujours eu l'approbation des autorités religieuses), est une garantie que cette maison est une des plus renommées pour ses ouvrages classiques et religieux, ainsi que pour ses livres de prix.

Par conséquent, la maison Payette et Bourgeault espère une part du bienveillant encouragement des nombreuses maisons d'éducation de cette province.

Payette & Bourgeault, No. 250, rue Saint Paul, Montréal.

SOUPE AUX POIS

SOUPE AUX POIS PRÉPARÉE DE SYMINGTON,

faite avec sa célèbre farine de Mais, à laquelle on a ajouté

L'extrait de viande de Liebig

Délicieuse, nutritive, anti-dyspeptique

Faite en une minute, sans bouillir

Vendue partout en canistres de 25 centims. En gros par

WILLIAM JOHNSON, 28, rue Saint-François-Xavier, Montréal.



SOUSSIONS -- Rails d'Acier

DES SOUSSIONS adressées à l'honorable ministre des chemins de fer et canaux, seront reçues au bureau de l'Emigration Canadienne, 31, rue de la reine Victoria, E.C., Londres, Angleterre, jusqu'au

15 JUILLET PROCHAIN

pour des Rails en Acier et des Attaches, qui devront être livrés à MONTREAL, comme suit:

- 5,000 tonnes le 1er octobre 1879.
5,000 tonnes le 1er juin 1880.
5,000 tonnes le 1er octobre 1880.

Spécifications, conditions, blanc de soumissions, et toutes autres informations pourront être obtenues en s'adressant à ce bureau ou au bureau de l'Emigration Canadienne, 31, rue de la reine Victoria, E.C., Londres, Angleterre.

(Par ordre,)

F. BRAUN, Secrétaire.

Département des Travaux Publics, Ottawa, 13 juin 1879.



Soumissions pour le Chemin de Fer du Pacifique Canadien

Des soumissions pour la construction d'environ cent milles de chemin de fer, à l'ouest de la Rivière-Rouge, dans la province du Manitoba, seront reçues jusqu'à VENDREDI MIDI, le 1er AOÛT prochain.

Le chemin commencera à Winnipeg et se dirigera vers le Nord-Ouest pour se joindre à la ligne principale dans les environs de la quatrième ligne de base, et de là vers l'Ouest entre Prairie le Portage et le lac Manitoba.

Les soumissions doivent être dans la forme imprimée; ces formes et toutes autres informations peuvent être obtenues aux bureaux des ingénieurs du chemin de fer du Pacifique à Ottawa et à Winnipeg.

(Par ordre)

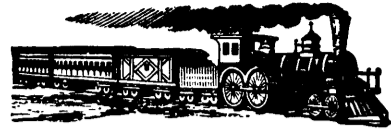
F. BRAUN, Secrétaire.

Département des Travaux Publics, Ottawa, 19 juin 1879.

HOTEL RIVARD

No. 20, RUE BONSECOURS, MONTRÉAL

Cet établissement offre de grands avantages aux hommes d'affaires par sa proximité des bateaux à vapeur, du marché, du chemin de fer du Nord, etc., et par la modicité de ses prix. Pension: \$1.00 par jour. La table ne laisse rien à désirer. Liqueurs de première classe et chambres confortables. Bonnes courtes et remises. P. RIVARD, gérant.



CHEMIN DE FER DE Q. M. O. & O.

PRIX RÉDUITS

CHANGEMENT D'HEURES

DIVISION EST

Commençant LUNDI, le 19 MAI, les trains pour cette division partiront comme suit:

Table with 3 columns: Train name, Express, Train mixte. Rows include Départ d'Ho helaga, Arrivée à Trois-Rivières, etc.

DE RETOUR:

Table with 3 columns: Train name, Express, Train mixte. Rows include Départ de Québec, Arrivée à Trois-Rivières, etc.

Les Trains quitteront la Station du Mile-End dix minutes plus tard.

Billets en vente aux bureaux de Starnes, Leve & Alden, agents, 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame, et aux Stations d'Hochelega et du Mile-End.

J. T. PRINCE, Agent-gén. des Pas.

Montréal, 17 mai 1879.

LIVRES NOUVEAUX

- L'ANTRE DES MYSTÈRES, par Henri Balcey, 1 vol. in-12... 50
RAPHAËLA, par le même, 1 vol. in-12... 63
LE DRAME DES CHAMPS ELYSÉES, par H. Audéval, 1 vol. in-12... 50
LA DAME GUERRIÈRE, par le même, 1 vol. in-12... 50
LES FIANCES, par Manzoni, 1 vol. in-12... 50
L'ABOYEUR, par Raoul de Navery, 1 vol. in-12... 75
LA PÉRUVIENNE, par le même, 1 vol. in-12... 75
L'ACCUSÉ, par le même, 1 vol. in-12... 75
LA FILLE SAUVAGE, par le même, 1 vol. in-12... 75
MGR DUPANLOUP, biographie et souvenirs, brochure 8vo... 25
L'OUVRIER, 1 beau vol. in-4to, illustré... 1.25

FABRE & GRAVEL, 219, rue Notre-Dame.

NOUVEAUTES MUSICALES

SEIZE MELODIES

avec paroles Anglaises, Espagnoles, Françaises et Italiennes

PAR SON EXCELLENCE LE

Comte de Premio-Real.

Prix du recueil, broché... 33.00

Publié et à vendre par

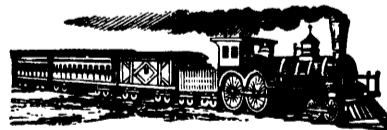
A. LAVIGNE,

Editeur de musique,

Importateur de pianos et harmoniums,

25, rue Saint-Jean (Banque d'Épargne), Québec.

N. B.—En vente chez tous les principaux éditeurs de musique du Canada.



Chemin de Fer du Gouvernement

DIVISION DE L'OUEST

Chemin de fer Q. M. O. & O.

LE CHEMIN LE PLUS COURT ET LE PLUS DIRECT ENTRE MONTRÉAL ET OTTAWA

Jusqu'à AVIS CONTRAIRE, les trains laisseront le dépôt d'Hochelega comme suit:

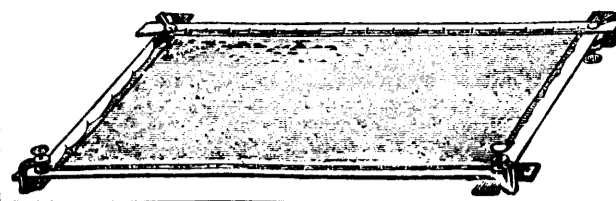
Table with 3 columns: Train name, A.M., P.M. Rows include Train Express pour Hull, Train Express de Hull, etc.

Ces trains laissent la station du Mile-End dix minutes plus tard. Bureau-Général: No. 13, Place-d'Armes.

STARNES, LEVE & ALDEN,

Agents des Billets. Bureaux: 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame.

C. A. STARK, Agent-Général pour Fret et Passagers. C. A. SCOTT, Surintendant-Général. Montréal, 15 avril 1879.



Métiers à étendre les rideaux. Escabeaux patentés, Plisseuses Victoria, Glacières, Sarbotières, Repasseurs, Tordeurs, etc. L. J. A. SURVEYER, 524, rue Craig, Montréal.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

Au Clergé et aux Communautés Religieuses

Nous attirons votre attention sur notre dernière importation, consistant en Ornements d'Eglises et Objets Religieux, Ornaments Sacrodotaux, Chandeliers, Ostensoirs, Ciboues, Calices, Encensoirs, Diadèmes, Couronnes, Coeurs, Franges en or et en argent, Drap d'or et d'argent, Mérida, Toile, etc. etc. Bannières, Drapeaux, magnifique assortiment de Vases, Statues, Rosaire (en corail, ivoire, perle, ambre, coco, jais, grenade, etc.) Cire d'abeille pure, Cierges en cire et en paraffine, Vin de Messe, etc., etc. Ayant nous-mêmes choisi avec soin nos marchandises en Europe, nous sommes prêts à exécuter toutes les commandes à très-bas prix.

Les personnes qui visitent la ville sont respectueusement invitées. Correspondance sollicitée. Prompte attention apportée aux commandes.

A. C. SENECA & Cie.

Importateurs et manufacturiers, No. 184, rue Notre-Dame, Montréal.

AGENTS, LISEZ CECI

Nous paierons un salaire de \$100 par mois et les frais de voyage, ou allouerons une forte commission pour vendre nos nouvelles et merveilleuses inventions. Nous sommes sérieux en faisant cette offre. Echantillons gratuits. Adressez-vous à

SHERMAN & Cie., Marshall, Mich.

PETIT MOIS DE ST-JOSEPH

Pensées pieuses pour le mois de Mars, avec une Neuvaine, par l'auteur des "Paillettes d'Or"

Jolie brochure in-32 de 68 pages.—Prix: 5cts chaque, 40cts la douzaine, \$3.00 le cent. Montréal: Librairie St-Joseph—CADIEUX & DEROME, 207, rue Notre-Dame. L'auteur de ce pieux opuscule dédie son modeste travail à l'ange gardien de la Sainte-Famille, et le prie d'aller remuer ces pieuses pensées dans les murs bénis de la famille chrétienne.

"L'a. ajoute-t-il, elles germeront sous votre influence, s'échauffées doucement par la prière et la méditation, et elles produiront ces gracieuses vertus qui font le charme du foyer: la piété, le travail, la concendance, le support, l'amabilité." Inutile de faire l'éloge de ce PETIT MOIS, qui est déjà rendu à sa 48me édition.

REMEDE SPECIFIQUE DE GRAY

Le Grand Remède Anglais guérira promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscrétions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la malle franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à:

La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont. Vendu à Montréal en Canada et aux Etats-Unis partout les Pharmaciens.

N. B.—Les exigences de nos affaires ont nécessité le transport de nos bureaux à Toronto. Veuillez adresser à cet endroit toutes vos correspondances.

\$10 à \$1,000 Placés dans les fonds de Wall Street réalisent des fortunes tous les mois. Des livres expliquant tout donnés. Adressez: BAXTER & Cie., Banquiers, 17 Wall Street, N.-Y.



AVIS

MARDI, le 1er juillet, étant le jour anniversaire DE LA CONFÉDÉRATION,

ce Bureau et les trois Dépôts Postaux seront fermés à DIX HEURES A.M., à moins que les dépêches reçues jusqu'à cette heure n'aient été distribuées.

Les dépêches partantes de l'après-midi seront closes à DIX HEURES A.M., la malle supplémentaire pour l'Angleterre à TROIS P.M., et celles du soir aux heures ordinaires.

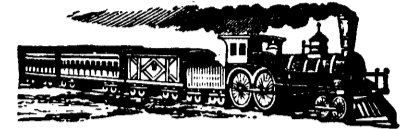
G. LAMOTHE, M. P.

26 juin 1879.

"L'INTENDANT BIGOT" PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centims. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à

LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Beury, Montréal.



Chemin de Fer Intercolonial 1878-79

ARRANGEMENTS D'HIVER.

LES TRAINS EXPRESS à PASSAGERS partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit:

Table with 2 columns: Train name, Time. Rows include Partant de la Pointe-Lévis, Rivière du Loup, Arrivée à Trois Pistoles (dîner), Rimouski, Campbellton (souper), Dalhousie, Bathurst, Newcastle, Moncton, St-Jean, Halifax.

Chars Pullman sur les Trains Express. Ces trains viennent en connexion à Lévis avec les trains du Grand-Tronc partant de Montréal à 9.45 P.M. Les chars Pullman partant de la Pointe-Lévis les Mardis et Samedis, vont directement à Halifax, et les Lundis, Mercredis et Vendredis à St-Jean.

Pour informations concernant le prix des billets de passages, le taux du fret, l'arrangement des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON, Agent, 177, rue St-Jacques.

C. J. BRYDGES,

Surintendant-Général des Chemins de Fer du Gouvernement.

Montréal, 18 nov. 1878.

PORTRAITS

DE Pie IX et de Léon XIII

La COMPAGNIE BURLAND-DESBARATS, propriétaire de L'Opinion Publique, offre en vente les portraits de Sa Sainteté PIE IX et du pape actuel, LEON XIII, sur papier très-fort et convenables pour être encadrés, pour \$10.00 le 100. Prix, au détail, 20 centims. Adresser les commandes au bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—Impression de luxe—broché... \$1.00 même par la poste... \$1.20

S'adresser à

LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal

AVIS!

The Scientific Canadian

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes

TELLE QUE

HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTASIE ET A L'AILLÉ POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le

PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITH. BURLAND-DESBARATS

PROPRIETAIRE ET EDEUR,

5 et 7, RUE BLEURY.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.